

RENÉ CHOPIN

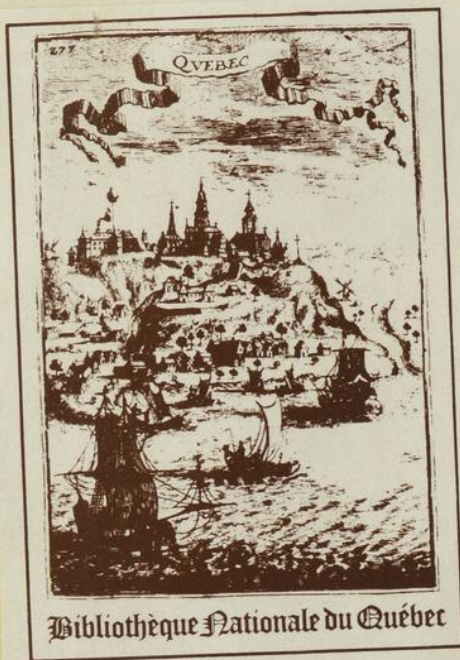
DOMINANTES



COLLÈGE ANDRÉ-GRASSET



BIBLIOTHÈQUE



Bibliothèque Nationale du Québec

Coll. Gp.

100

DOMINANT

RENÉ CHOPIN

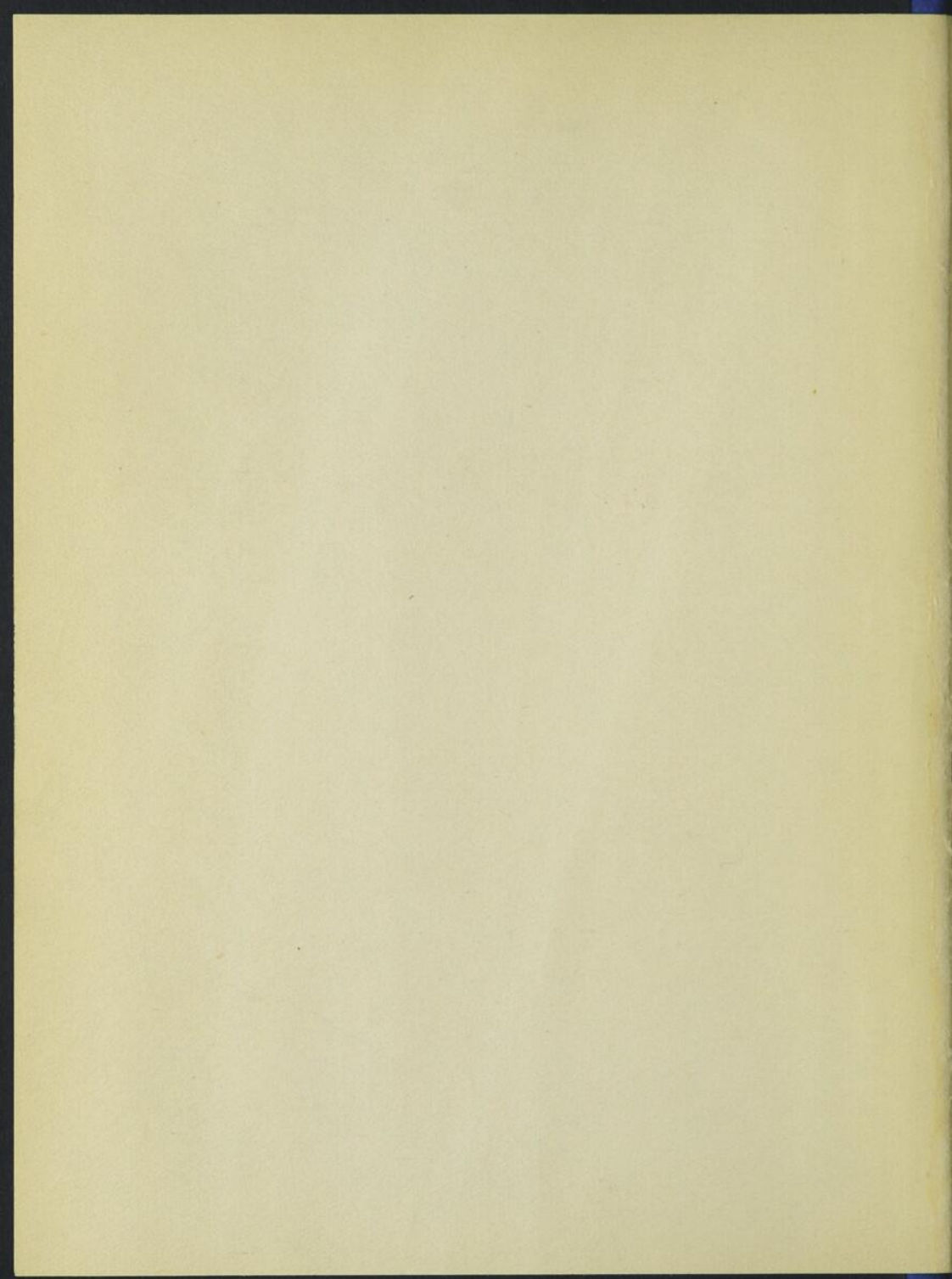
DOMINANTES

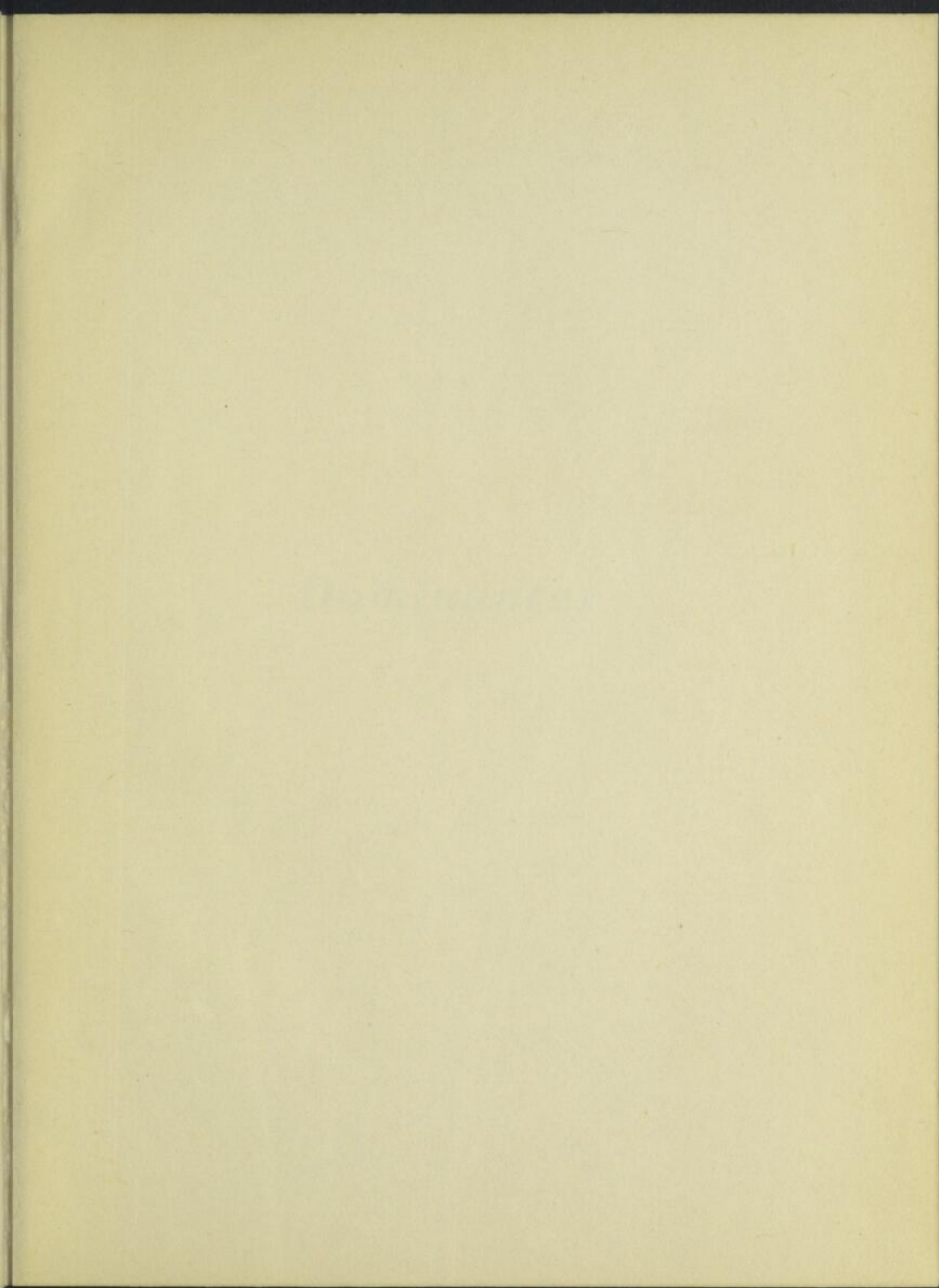
ILLUSTRATIONS DE ADRIEN HÉBERT



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL, 1933

BIBLIOTHÈQUE
COLLÈGE ANDRÉ-GRASSET
1001 EST, CRÉMAZIE
MONTRÉAL H2M 1M3





DU MÊME AUTEUR

Le Coeur en exil
(Crès & Cie, Paris, 1923)

Tous droits réservés, Canada, 1933

RENÉ CHOPIN

DOMINANTES

ILLUSTRATIONS DE ADRIEN HÉBERT



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

MONTREAL, 1933

PS

9505

H59D 66

1933

COMME CES FOUS...

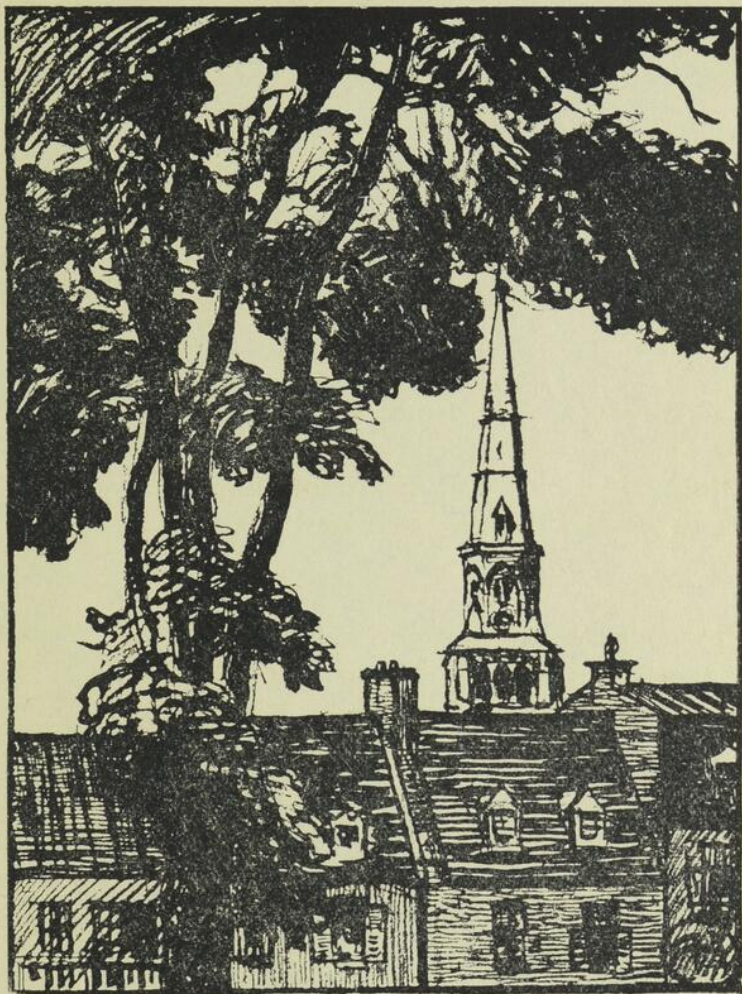
COMME ces Fous, brûlés d'un idéal impie,
S'éternisant à leurs supplices fabuleux,
Le poète honni, ce dérobeur du feu,
Est coupable du songe odieux qu'il expie.

Esclave préposée aux vengeances du ciel,
La foule qui lui voue une inlassable haine
D'un lien rétréci sans relâche l'enchaîne
Sur le rocher sanglant du carnage immortel.

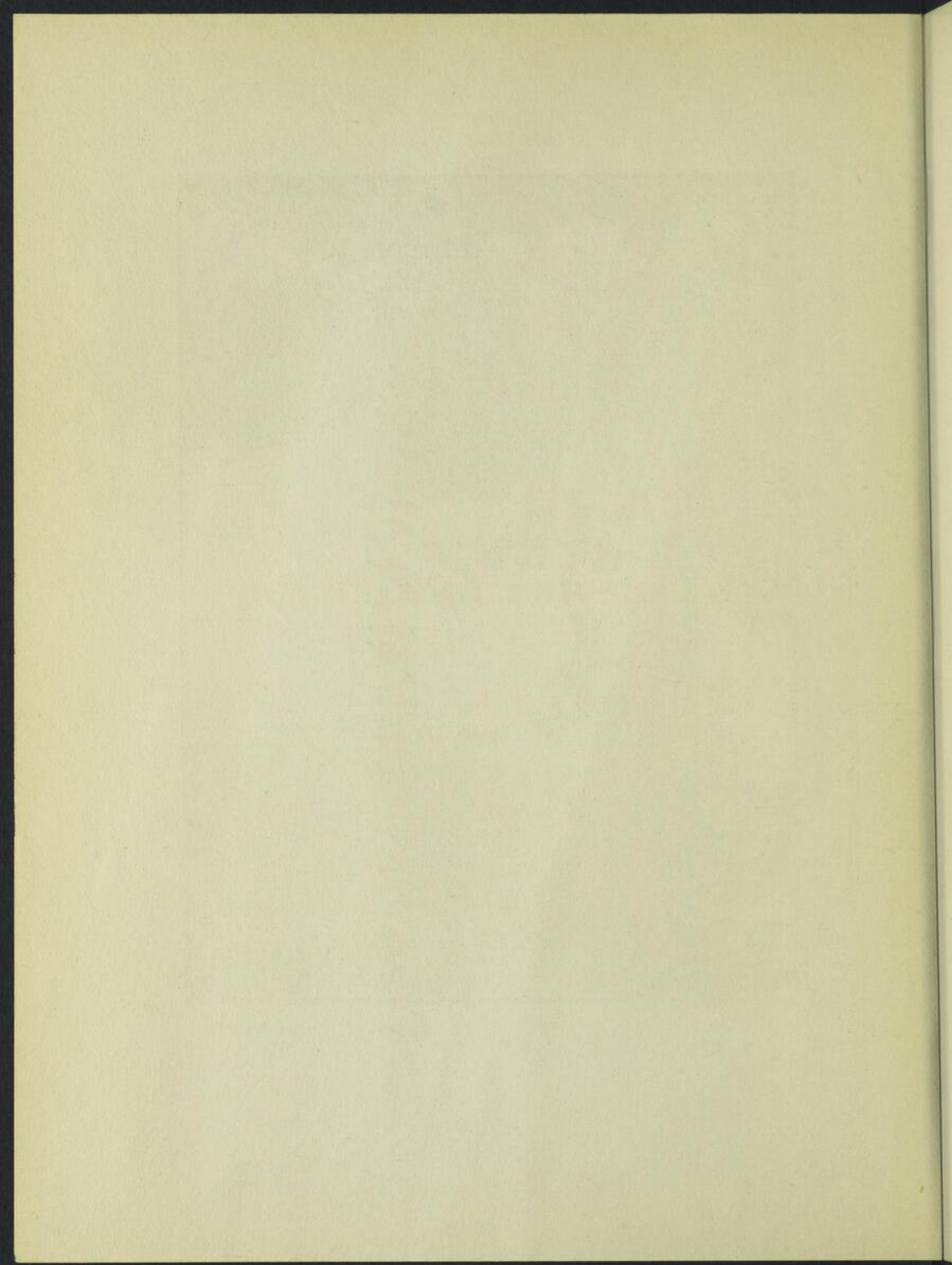
Rendant grâces aux dieux de bénir sa journée,
Contemprice d'un bien à ses yeux sans valeur,
Elle veille à punir l'intrépide voleur
De la flamme interdite à l'humble destinée.

Lui le regard rivé sur l'unique horizon,
Sa pauvre chair soumise à la faim méprisable,
Erige dans son âme un rêve impérissable,
Et refuse aux mépris cette noble rançon.

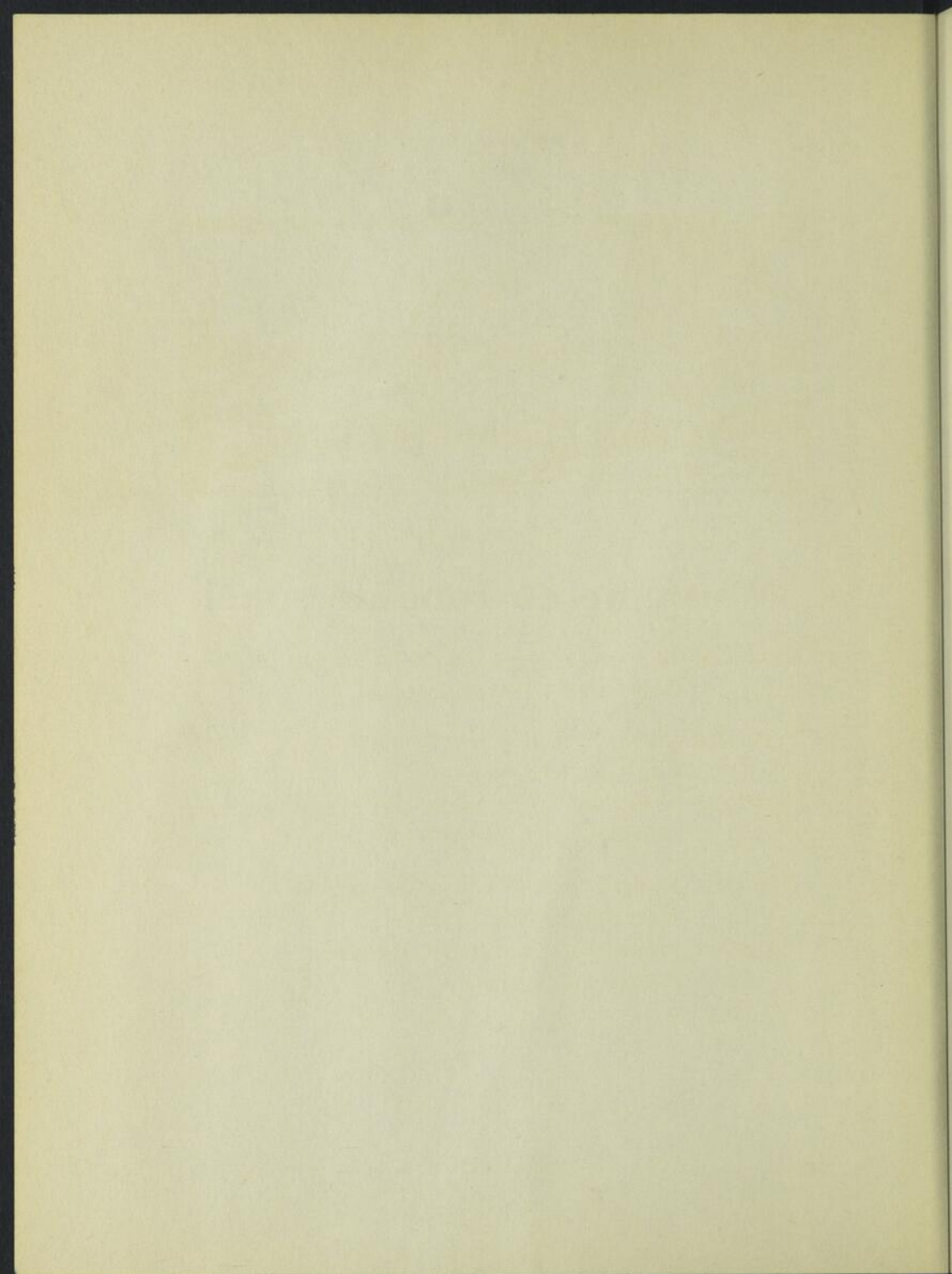
Ployé sous son génie, exilé dans sa race,
Il pousse vers les cieux un sanglot révolté
Cependant que, vautour féroce, à son côté
La vie âpre s'agrippe et plonge un bec vorace.



Adrien Hébert



Mon âme en robe de souci





NOVEMBRE

UNE aurore furtive à ma fenêtre allume

Un feu rose et gelé,

La cloche du couvent égrène dans la brume

Son chant triste et mouillé.

O pétales renflés et gourds des balsamines

Qui tombent au jardin !

Elastique brouillard nonchalant qui chemines

Jusques en le matin !

Jour pâle où du Soleil la chaleur se résorbe

Vers son vivant foyer !

Il a mûri, globules de son sang, la sorbe

Acerbe du sorbier,

La merise à sa grappe au long des vives haies
Et sur un échelier
L'âcre raisin sauvage et ces replètes baies
Fraîches du cenellier.

En fruits épars son sang versé se coagule
Dans un saisissement,
Tandis que vers le ciel de sa flamme recule
Le pourpre épanchement.

Il ne laisse après lui qu'une mourante teinte
A la dernière fleur ;
Le pommier, dégagé de sa brûlante étreinte,
A gardé sa rougeur.

Novembre ! j'aime à voir, ô puissant coloriste,
Ton horizon jauni,
Au rameau le seul fruit à s'offrir qui persiste
Et qui pend racorni.

Nature dépouillée où ton art grave excelle
Sur qui, d'or et cendré,
Flotte un jour trouble et dont la transparence est celle
D'un verre coloré.

JE SONGE AVEC DOUCEUR

Je songe avec douceur aux belles épousées,
Près de qui mon enfance heureuse s'est passée.

A mes jeunes plaisirs veillait ma mère aussi,
Mais sur son front glissait la brume d'un souci.

Souvenirs, en juillet, de petites compagnes
Au bord de l'eau, dans un jardin, à la campagne !

Je partageais leur joie et j'étais fanfaron
Au centre de leurs jeux et de leur danse en rond.

Puis nous allions le long des haies, pour la dînette,
Taquiner la framboise et la catherinette.

Sous le bras je portais un rustique panier
Que mon père dans une écorce avait taillé,

Panier vide comme une coque sans amande,
Car j'imitais d'enthousiasme les plus gourmandes.

Elles me cajolaient, enfantines mamans ;
L'ami de coeur étais-je encore gravement.

Ma vie, hélas, me semble une piteuse loque
Au souvenir ici que ma mémoire évoque.

Je fus donc au couvent voir ma plus jeune soeur
Chez ces Dames châtelaines du Sacré-Coeur.

Ma blouse à col marin et l'air pensif et sage,
Je me crus, vous dirai-je, un petit personnage.

Yeux rieurs sous le lin bombé de leurs frontaux,
Elles m'offrirent force images et gâteaux.

Mais plus que le parloir et la haute chapelle,
Les pelouses, la cour des jeux, je me rappelle

La grande salle nue où seul je me trouvai,
Ne sachant dans ma peur qu'égrener des Ave.

Le Ciel, sous tes traits fins, s'entr'ouvrit débonnaire
Lorsque tu m'apparus, brune pensionnaire.

Tu vins à moi, sensible à mon sot désespoir,
Et tu cueillis mes pleurs dans ton souple mouchoir.

Par ce geste à jamais dont mon cœur s'illumine
Mon jeune âge a compris la douceur féminine.

J'ai gardé sa caresse exquise sur mes yeux,
La fraîche volupté d'un frôlement soyeux ;

Un ruban en sautoir accusait ta sagesse
Dont tu me fis en mots câlins grande largesse.

Comme jouets d'enfants, captifs entre tes doigts,
Tu pris ma main docile et mon cœur aux abois.

Tu pleures ! répétait naïve l'écolière,
De sa voix douce, un peu moqueuse. familière.

Ces Dames d'accourir à ce grave moment
Dénouer leur intrigue et mon premier roman.

Leur malice bénigne avait tramé l'églogue
Sur laquelle souvent en rêve j'épilogue.

O reliques d'enfance, ô mes joyaux secrets,
Mon coeur ne vous est plus qu'un indigne coffret.

Est-ce de votre absence, ô mes belles aînées,
Conduites une à une à l'autel d'hyménée,

Qu'un peu plus chaque jour s'isole mon destin
Lorsque en moi de jadis refléurit un matin

Où, au plus loin de nos enfances enlacées,
Se détache le choeur des vierges épousées ?

LE DOUBLE VOYAGE

Parmi le luxe frais de bibelots futiles,
Sous le large abat-jour d'un boudoir élégant
Vous me parliez avec ferveur d'aller aux Iles
Vivre dans l'indolence un songe extravagant.

Au cœur d'un archipel perdu du vaste monde
S'isole le hameau de la Félicité ;
Notre amour y boirait une eau vive et profonde
Aux sources du Repos et de la Volupté.

Nous verrions librement s'ébattre nos beaux rires
Comme des enfants nus sous les hauts cocotiers,
Mon Désir, faisant trêve à d'amoureux délires,
Serait un fauve las qui se couche à vos pieds.

Hélas ! nous ne ferons ensemble le voyage.
Près du vôtre voici mon propre songe amer ;
J'ai mis à mon oreille un courbe coquillage
Et vu toute la mer à sa rumeur de mer.

La mer ! Elle est sonore, agitée et chantante,
Nous avons traversé des golfes de chaleur ·
Soucieux d'entrevoir l'aventure qui tente
Mon rêve émerveillé vogue à pleine vapeur.

L'un et l'autre suivons une route opposée ;
Je suis le passager à bord d'un paquebot,
Qui se sent au réveil une âme reposée,
Le vent joyeux du large aveugle mon hublot.

Dans le matin salubre allons voir l'embellie
Et la rencontre unique en mer de nos destins ;
Entre vagues et ciel danse la nef jolie
Où s'embarqua ce soir votre songe lointain.

Sa coque fine tangué et roule vers la joie
Qui vous attend là-bas au pays singulier,
Comme un drapeau d'espoir elle s'enfle et s'éploie
Votre voilure au mât de votre blanc voilier.

Votre regard brillait d'une plus chaude flamme
Alors que vous parliez dans ce coin de boudoir ;
Je ne puis, sur les flots où nous appareillâmes,
Que vous tendre l'adieu suprême d'un mouchoir.

Implacable et muet l'espace nous sépare ;
Vous n'aurez pas compris le veilleur sur le pont
Qui patiemment guette à l'horizon le phare
Qui révèle le port à son cœur vagabond.

Heureuse poursuivez le merveilleux voyage . . .
Ce rêve de bonheur un moment signalé
Je regarde attendri se perdre son sillage
Et le vois à jamais sur la mer en allé.

TU TE DRESSES, Ô DOIGT BRUNÂTRE DU SILENCE

Tu te dresses, ô doigt brunâtre du Silence,
 Parmi les champs mouilleux et bas;
Dès le printemps ta feuille, ô triste patience,
 A le goût âcre des tabacs.

Granules que le vent ou le soleil torride
 Tour à tour dessèche et cuit,
Eprise de ton oeuvre et de ta gloire aride
 Tu pousseras ton sombre épi.

Tu ne pourras comme elle égrener ta quenouille
Un soir d'automne au vent du nord,
Mon âme désertique, ô plante que dépouille
Trop tôt le coup brusque du Sort !

L'APRÈS-MIDI COULEUR DE MIEL
ET FIN D'AUTOMNE

L'après-midi couleur de miel et fin d'automne
Dorlote mon amour à l'heure du couchant
Que la Parque mauvaise à lui seul abandonne.

Derrière la forêt le Soleil qui descend
Couvre de sa rougeur le mont qu'il illumine
Et crève brusquement comme une outre de sang.

Une senteur d'amande et de chaude praline
Monte de l'herbe humide et des chaumes coupés ;
Mon âme, ne sois plus la prée où il bruine.

Par les champs dépouillés et de brumes crêpés
Le long cri pluvieux d'un train vers l'aventure
De tristesse un peu plus me laisse enveloppé.

Ma tendre rêverie épouse la nature
Sous la caresse d'or de ce jour automnal
Qui vient lui conférer sa grave ligne pure.

Va, mon sage Regret, vers le soir amical
En respirer l'odeur d'amande et de praline,
Souvenir adouci du riche été floral.

Mais si tu vois, là-bas, sur la haute colline
Le Soleil résigné qui rougeoie et descend,
Sache que c'est mon oeur qui d'amour s'illumine

Et crève brusquement comme une outre de sang.

LA MAUVAISE HEURE

Dans son aire le Temps a moulu mes secondes,
En boisseaux j'ai groupé les minutes fécondes
Et séparé gaiement le bon du mauvais grain ;
L'or de mes blés coupés et l'orge qui m'enivre
Composèrent ma joie et ma raison de vivre,
Et ma force a vécu de son jeune levain.

Ah ! si triste devant mon cœur pusillanime !
Creusant à mes côtés un double et noir abîme
L'heure passe, mauvaise, avec son front étroit,
Sans pensée et la main sans sa chaude caresse ;
Elle élargit en moi des étangs de paresse,
Et son terne regard m'annule d'un trait froid.

Je ramasse à mes pieds, vaines cendres de gloire,
Mes rêves que je mets dans l'urne sans mémoire ;
Je cède et me confie à qui veut me trahir ;
Si le stérile ennui de mon âme s'empare
Je refuse du Temps le cadeau de l'avare :
Le Silence est assez vaste pour me nourrir.

OFFRANDE PROPITIATOIRE

Cygnés effarouchés du chaste hiver qui fond,
Votre vol s'éparpille et déserte ma grève ;
Je sens mon coeur s'ouvrir comme une digue crève
Et se répandre ainsi que les grands fleuves font.

Avec mes pleurs votre eau secrète se confond,
O sources dans mon âme, ô printanière sève,
Philtre voluptueux de souffrance et de rêve
Qui jaillit et me verse un bonheur trop profond !

Colombe de la Neige à l'aile pure et blanche,
Pour que ma soif d'aimer cette saison j'étanche,
Entre mes doigts émus et d'un geste pieux

Je tordrai ton cou frêle, ô victime immolée,
Et ta chair hiémale et ta plume souillée
Rougiront sur l'autel en offrande à mes dieux.

PARTERRE D'AUTOMNE

Feuilles rudes, sans vie et recroquevillées,
Un petit vent acide au sable des allées
Disperse ta dépouille, ô mon printemps défunt !
Dans le parc saccagé, sans nids et sans parfum,
L'après-midi suscite un songe grave et sobre
Et m'offre la douceur consolante d'octobre.
J'ai vu mai palpitant de fièvre et de désir,
L'âme des chauds lilas, grisée à défaillir,
Le baiser frais offert de l'églantine rouge
Et, comme un rose essaim d'abeilles qui ne bouge,
L'aubépine fleurie au long des coteaux nus ;
J'ai vu l'éveil mouillé des muguetts ingénus,

Au secret des grands bois l'anémone vernale
S'étoiler sur sa tige en corolle hiémale,
Mais j'aime ton sourire, ô paisible saison,
O visage amical de grâce et de raison !
Il fait bon que mon âme à la fin se recueille,
Si j'ai pour thème au cœur l'envolement des feuilles
Vers la route déserte et les gazons flétris,
Comme elles se résigne à l'apaisement gris
Des ciels de cendre avec l'insouciance sage
Qu'elles ont dans le brusque et l'unique voyage
Qui de la branche au sol les détache et répand,
Il fait bon que mon âme éparse se groupant,
Effeillée et jaunie en ce parc solitaire,
Compose pour sa tombe un automnal parterre
Où de tardives fleurs ombragent son oubli
Et, pour magnifier son rêve enseveli,
Que le fin taffetas de ces riches pensées,
Nuancé, soit le deuil des tendresses lassées.
Cette bordure d'agérates le bleu vif,
O mes amours d'avril, de votre émoi naïf,
La triste scabieuse et le souci funèbre
Le souvenir, au soir tombant, qui s'enténèbre,

De ta mansuétude à ma sombre ferveur,
L'amarante a bu le sang figé de mon coeur ;
De ce balisier le bouquet écarlate,
Jailli d'un large étui comme une flamme éclate,
Somptueux, perpétue, en grappe de velours,
Le sang pourpre de nos printanières amours.

PRESENTIMENT

Dans un brusque déclic j'écoute
À menus coups
Tinter l'alarme ; un lâche doute
Me mord au cou.

Les deuxièm's coups le marteau frappe,
Sonne . . . toc . . . toc . . .
Ah ! se faut-il que je n'échappe
A l'affreux choc !

Toc toc au coeur, comme une pluie
De petits clous ;
C'est mon amour qu'elle a trahie
Aux troisièm's coups.

Comme des glas les quatrièmes,
L'amour est mort ;
Je ne sais plus qui j'aime ou m'aime,
Ma peine dort.

SOIR PAÏEN

Ville du Nord aux clartés crues,
En un flot trouble mes pensers
Suivent la pente de tes rues
Où tu les as canalisés.

Ah ! non ! Vous louer ! Je m'insurge.
Buildings sans rime ni raison,
Songe absurde d'un démiurge
En mal d'imagination !

Dansent les jeux de la réclame
Et leurs invites aux plaisirs :
Convoitises, éclairs dans l'âme,
Les feux se croisent des désirs.

Oh ! sur ma route déviée
De moi-même je fais le don
A mille races conviées,
Et je souffre ma passion.

Au coin obscur d'une ruelle
Luit l'acier brusque de couteaux ;
Soudain déflagre une querelle
D'appétits humains, brutaux.

Fard des lèvres, couvrant l'ulcère,
Offres du baiser défendu ;
Sur les grabats de la misère
On assassine la vertu.

Il n'est plus d'inutiles hontes
Au for d'un coeur déshérité ;
Vers moi de cette foule monte
Une vague de volupté.

Morte en le soir la sonnerie
Catholique des Angélus,
Ma souffrance je la dédie
A l'impitoyable Vénus.

RENONCEMENT

Sur le roc escarpé d'un redoutable écueil
Je veux construire, ô mon ardente solitude,
Où fuir toute faiblesse et toute servitude,
Le luxueux palais de mon souffrant orgueil.

O cruelles amours dont se rouille la chaîne,
J'ai par vous entrevu l'abîme du bonheur,
Mais je veux être seul à vivre ma rancoeur,
Et seul ferai la nique au siècle de la haine.

Vous m'éloignez de vous, hélas, et je vous perds ;
Le destin, inégal en ses sollicitudes,
Aura mêlé ma joie à mes vicissitudes
Et pavé le passé de ses cailloux impairs.

Ma blessure secrète ignore votre baume ;
Je n'ai plus à choisir, ô mon âme en lambeaux,
Qu'un refuge suprême ainsi qu'un froid tombeau ;
Ma tristesse est d'un roi banni de son royaume.

Tel un troupeau marin de monstres irrités
Qui plongent dans la mer et de la mer bondissent,
Et dont les dos luisants de crêtes se hérissent,
J'érige les récifs aux flancs déchiquetés.

Mont noir de houille et qu'un fort grain soulève et crible,
Muraille en s'approchant qui masque l'horizon,
Qu'autour de mon domaine une vague de fond
A l'imprudente nef le rende inaccessible ;

Que l'océan cabré sous l'assaut des ressacs
À son pied de granit vienne écraser sa masse ;
Que le grand vent qui berce, ô mouette vorace,
Ton vol rauque et plaintif suspende ses hamacs.

Au marin hasardeux nulle bise insalubre
Ne saura présager une trop prompte mort,
Nul affamé rapace en son robuste essor
N'ira l'épouvanter de cris assez lugubres.

Je serai seul dans mon farouche isolement,
L'homme ne saura pas où ma fierté s'exile,
En moi j'abolirai ce trésor inutile,
De mes sombres amours le souvenir dormant.

À vous uniquement mes heures d'audience,
O mes songes errants le long de froids couloirs,
Jusqu'à l'heure exaucée où ce sera le soir,
Où mon âme à jamais éprise de silence . . .

O ma pensée amère et lourde comme un faix,
Une lune au sang blanc, lumineuse sangsue,
En buvant ton rayon de sa bouche goulue,
Rôdera sous les murs de mon château de paix.

LA MORT D'UN HÊTRE

Encore dans sa force au milieu de notre âge
Cet arbre avait vécu l'histoire du vieux bourg ;
De son front végétal il pleuvait de l'ombrage
Sur l'enclos obstrué d'une sordide cour.

J'aimais le déploiement de sa plus longue branche
A l'angle du toit proche et plat de la maison,
Et pour y respirer l'odorante avalanche
Ma fenêtre s'ouvrait comme un large poumon.

Je me le figurais un sage invulnérable
A qui le Temps octroie une immortalité ;
La peuplade planta sa tente misérable
Avant qu'autour de lui s'élargît la cité.

Sa mémoire lointaine et trois fois centenaire
S'illuminait parfois de subites lueurs
Et dans le soir barbare aux clameurs sanguinaires
L'Iroquois arborait ses lugubres couleurs.

Ses rameaux morts et leurs écorces arrachées
Avaient alimenté la rage des brasiers
Où, victimes aux pieux de torture attachées,
Les martyrs confesseurs mouraient suppliciés.

Le peau-rouge autour d'eux dansait sa ronde indienne,
Défiait leur courage et se faisait un jeu
Cruel et délicat, rythmé de cris de haine,
De soulever leur chair de ses pointes de feu.

J'imaginai en mai l'arbre qui se réveille,
A travers ses canaux la sève qu'il filtre ;
Ses feuilles à l'été semblaient autant d'oreilles
Qui rassemblent les bruits épars de la forêt.

Le dégoulinement d'une chute de pluie
En glissant sur son fût longuement le trempait,
Mais son écorce nue à l'aube qui l'essuie
Des linges bleus qu'agite un vent d'ouest se drapait.

Masques de l'infini, les malfaisantes lunes
Troublèrent son repos de leurs songes glacés ;
Par les blancs févriers ses branches une à une
Gémirent sous l'étau des minuits verglacés.

* * *

Dans le terreau séché de quel coin de clairière
Le Soleil, un juillet de chaleur morfondu,
S'avisa de plonger, tyran incendiaire,
Le feu liquide et sourd de ses lingots fondus ?

Un nuage rougi de soufre et de fumée
Plus dense obscurcissait chaque moment le ciel,
Dans un enfer mouvant la forêt transformée
Roulait semblable à des fleuves torrentiels.

Comme la terre tremble ou s'annonce un cyclone
Dans un double galop peu à peu rapproché
Passa la mer de feu qui rampe et tourbillonne,
La fuite aux yeux hagards des fauves écorchés.

Surgis de la montagne, à travers la vallée,
Hors d'haleine ils fuyaient, sanglants, vertigineux ;
Ce furent les chevreuils par bandes affolées,
Les buffles aux naseaux écumants et morveux,

Et le loup que cinglait de brûlantes lanières,
Et le cerf à ramure et le gras caribou ;
Au loin en grésillant sifflaient les sapinières,
Et l'eau s'évaporait de la mare qui bout.

A tout hasard jetant ses torches allumées,
Multipliée, avec fureur hurlait la mort ;
Sur l'arbre dont l'écorce est noire de fumée
Se déchiraient et se tissaient des linceuls d'or.

Une senteur de peau grillée et de résine
Suffocante dans l'air d'un goût âcre imprégné,
Le hêtre, secoué du faîte à la racine,
Dans une éclipse vit l'oeil solaire cligner.

Mais sublime dans son tragique effort de vivre,
Debout dans la tourmente au pourpre enlacement,
Les langues des dragons que la flamme délivre
Vainement l'effleurèrent de leurs lèchements.

Il poussa de nouveau sa faîne coutumière,
Du bois qui le couvrit et ses fleurs à chatons ;
Les lourds midis, crevés en bulles de lumière,
Coulèrent sur son limbe à l'envers de coton.

Combien de fois monta la sève de la terre
A son tronc traversé de lents jets successifs
Jusqu'à ce que parût le chaume sédentaire
Du village caché sous l'ombre des massifs ?

* * *

Le hêtre, en liberté poussé dans la broussaille,
Dôme à la fois tourné vers les quatre horizons,
Vit sur lui-même enfin se fermer la muraille
De la ville étouffante ainsi qu'une prison.

La nostalgie hanta sa cîme forestière,
Il fut un beau captif qui s'évade en hauteur ;
Entre les toits aigus, corniches et gouttières,
Il souleva son grand faîte dominateur.

O la cité du Nord aux longues cheminées,
Sur qui de noirs serpents déroulent leurs anneaux,
Jaillissantes, ô ces laves disciplinées
Des cratères étroits que sont ses hauts-fourneaux !

Ces falaises à pic, greniers où le commerce
En monticules blonds recèle ses trésors,
Ces mâchoires de fer qui bâillent et qui versent
Les blés et le charbon dans les soutes du port !

Et, plus lourds des produits qu'un continent exporte,
Là-bas, le long des quais, le départ des steamers
Que le dieu qui circule et qui ne meurt escorte,
L'or-dieu, dieu d'aujourd'hui comme celui d'hier !

Cent clochers ajourés qui semblent les volières
D'où la prière monte en son envol hardi,
Leur brusque sonnerie à heures régulières
Entrebâillant l'huis de clarté du Paradis !

Sourde le traversa la secousse voisine
De la foule ruée au partage de l'or,
La trépidation haletante d'usines
Fiévreuses qui bandaient les muscles sous l'effort.

Maints soirs d'émeute et de colères hérissées
Dans les feuilles de l'arbre éparpillant leur bruit . . .
Oh ! longuement plonger, ces rumeurs dispersées,
Dans son rêve trempé d'étoiles et de nuit !

* * *

Moi seul aurai compris la noblesse du hêtre
Inutile au vieux bourg bruyant et besogneux,
Et qu'il était un sage et vénérable ancêtre
Et le gardien du songe immuable des dieux.

Lorsque fond à midi le bitume des rues,
Que transpire l'écorce et l'argile se fend,
J'ai vu contre l'aieul, ennemi des cohues,
S'abattre l'homme, armé de ruses, triomphant,

Le quartier en émoi peu à peu qui s'attroupe
Applaudir à la mort du héros mutilé,
Et j'entendis craquer ses membres que l'on coupe,
Et les cris des enfants aux ordres se mêler.

O prodige inouï de la lutte géante !
L'arbre geint sous l'assaut, se tord, raidit ses noeuds,
Et sa sève a giclé de l'entaille béante
Jusqu'au front du bourreau dans un spasme haineux.

Les bûcherons, craignant sa soudaine revanche,
Manièrent un jeu de corde habilement
Qui balance une à une et courbe chaque branche,
L'écartèle du tronc dans un déchirement.

J'ai vu l'éclatement des copeaux sous la hache.
Aller, courir la scie à morsure d'acier,
Le fragile rameau qui rompt et se détache,
S'accroche dans sa chute et tombe fracassé.

* * *

Thuyas de la savane, ô résineux mélèzes,
Peuplades des bouleaux campés sous le torrent,
Sonores lyres, pins suspendus aux falaises,
Que traversent les voix délirantes du vent,

Chênes magnifiés que la tourmente assaille,
Plus grands sous l'alphabet lumineux de l'éclair,
Forêt vierge où le coeur désespéré défaille
Comme si Dieu manifestait son verbe clair,

Grands bois que la légende a peuplés d'ombres vaines,
Berceaux mystérieux des cultes révolus,
J'anticipe le soir des détresses humaines
Et cet âge à venir où vous ne serez plus.

Les minéraux fondus au foyer de la Terre,
Les sables primitifs sur sa face exploités,
Sous l'effort patient des plèbes prolétaires
Sont devenus la croûte épaisse des cités.

Vastes cités, cités rampantes et lépreuses,
De la plaine pelée à la chaîne des monts,
Qui couvrent le sommet des collines poreuses,
Ou surgissent du creux asséché des limons !

Sourdes démangeaisons exaspérant leurs plaies,
Celles que font les pas innombrables parmi
L'effarement des métropoles surpeuplées
Des foules affairant leurs milliers de fourmis !

O cette pauvre joie, ô villes sans feuillage
Où rafraîchir les fronts et très las et très vieux,
Dans sa fuite de voir la nue à son passage
Répandre le trésor de son flanc pluvieux,

Et de bénir, abcès qu'un affreux prurit ronge,
Plus dévorant que l'air en feu du Sahara,
Telle une ouate humide, une mouilleuse éponge,
Cette pitié du ciel qui vous humectera !

* * *

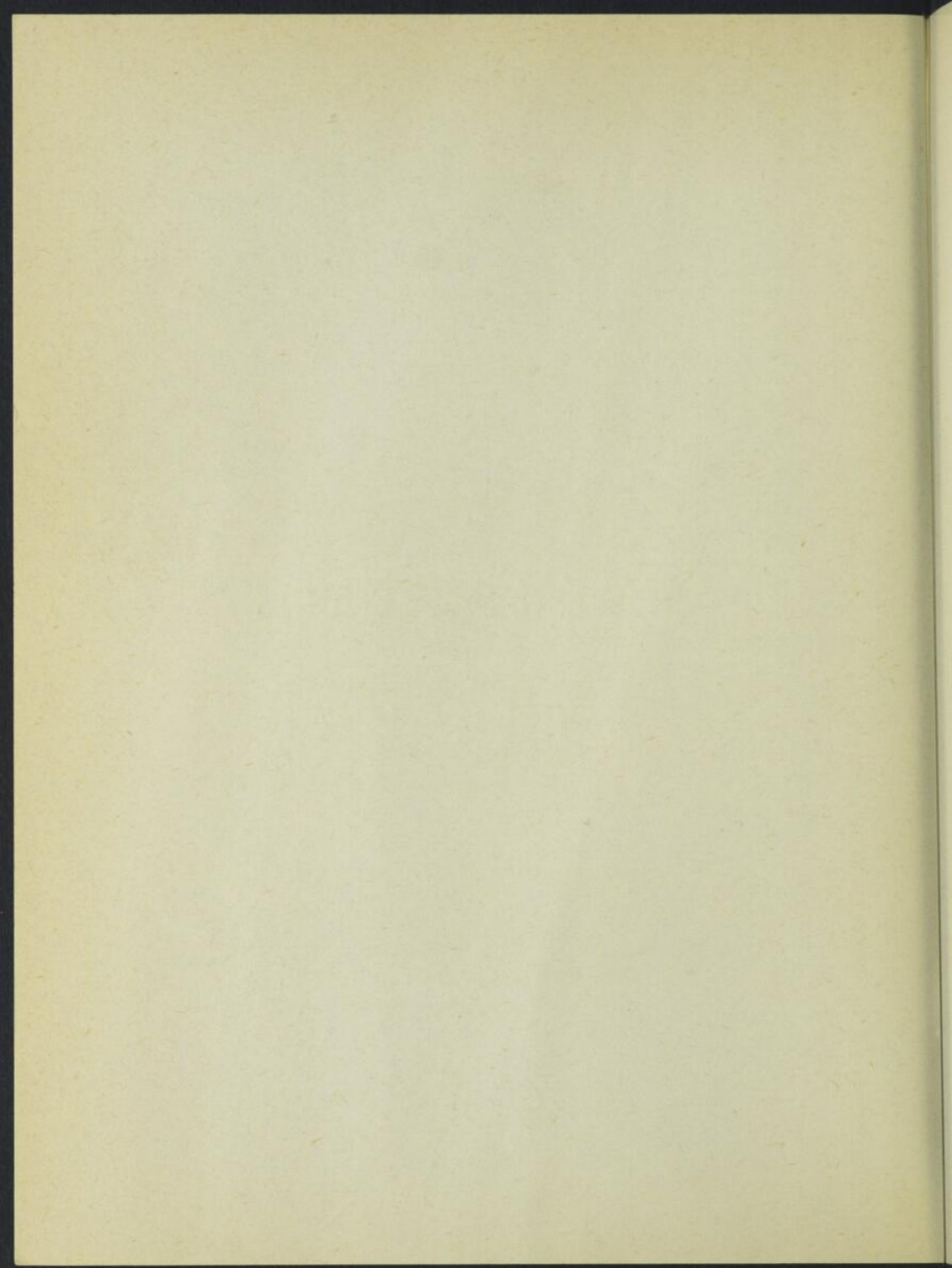
Si le hasard qui noue et démêle nos trames
Et qui fait du penseur un humble tâcheron,
Du rustaud insolent l'élus que l'on proclame,
Au fort de sa panique un héros du poltron,

Si le hasard qui donne au nègre son fétiche,
A l'esclave le fouet, au prince son blason,
Clown sans cesse qui nous accable de ses niches,
Grimace et pirouette et moque nos raisons,

M'inflige son caprice et m'impose l'asile
Exigu d'une chambre au centre du vieux bourg,
J'aurai moins d'amertume à vivre dans la ville
Si je prends pour conseil un arbre dans la cour,

Un arbre qui dédaigne avec sa patience
Celui qui nous trahit, le fait incohérent,
Dans son filet ténu d'absurdes contingences
Qui nous attire avec malice et nous surprend.

POÈMES ÉPIGRAMMATIQUES



BLASPHEMES EN FACE DU COUCHANT

Montons. La sente étroite où l'ombre s'accumule
Derrière moi s'enroule ainsi qu'un lacet bleu ;
A travers les bouleaux le sanglant crépuscule
Comme dans un vitrail met des carreaux de feu.

Le Soir grave, un doigt d'or sur la lèvre, m'accueille.
Là-haut, l'heure s'attarde au faite du rocher
Où je viens de surgir d'épais sous-bois de feuilles
Pour voir hâtivement le Soleil se coucher.

Haletant je m'assieds parmi l'herbe jaunie
Dans la rêveuse paix de ce versant brûlé . . .
Là-bas, là-bas, regarde, ô sublime agonie,
Le roi vaincu du jour vers la nuit s'exiler.

Plus loin que les champs plats où s'aigrettent les orges,
L'ombre qu'absorbe à flots le pays onduleux,
À l'occident rougi de la lueur des forges
Où s'essouffle l'effort de titans fabuleux,

Plus loin que la forêt, le fleuve dans la plaine,
Vois le monstre d'orgueil qui touche à son destin ;
Les monts chauves, pelés, tendent leur basse chaîne
Et haussent pour sa chute un amas de coussins.

Sur l'un d'eux il descend et sans heurts il s'appuie.
Contemple-le. Le vent pitoyable du soir
Aère fraîchement sa face cramoisie
Et devant lui balance un agile encensoir.

Mais voici peu à peu que mon aigre science
Egale à ma bassesse un être de beauté ;
Homme, j'insulte à la tragique déchéance
Du dieu qui veut mourir avec simplicité.

Splendeur qui s'humilie ! O Phébus dérisoire !
Zarathoustra-Soleil et le plus orgueilleux !
Abaisse jusqu'à moi ton offensante gloire
Que n'a pu fixer la révolte de mes yeux.

Le sarcasme jaillit de ma lèvre ironique :
Violateur de l'ombre, inlassable pandour,
Tu n'es plus qu'un cerceau sous le pied séraphique
De la Nuit étouffant les derniers feux du jour,

Un ballon rouge, un peu qui se dégonfle, oscille
Avant que de rouler derrière l'horizon ;
Tu sembles une meule aussi, paille qui brille,
Qu'élèvent les faucheurs des célestes moissons.

Puis tu deviens la ruche aux alvéoles chaudes
Où se fige le miel de l'été radieux ;
Vers toi l'abeille d'or dans tes rayons qui rôde
Ramène d'un vol prompt ses essaims lumineux ;

Moins encore, un guêpier sur un pic qui s'accroche,
Dont le feutre est séché, poreux et bosselé,
Ou disque qui s'échancre et vers quoi je décoche
Les sacrilèges traits de mon coeur enfiellé.

Car pour te blasphémer j'ai l'âme de mes frères,
Je suis l'homme ennemi de tout rayonnement,
La taupe volontaire et qui fuit la lumière ;
Tu es force, fierté ; moi, le renoncement.

Je ne suis qu'impuissance et je hais ton génie.
Ah ! meurs de trop de gloire, ô divin Moribond !
O rire que déforme un rictus d'agonie,
O déclin qui me venge, ô dégradation !

Minute où s'accomplit et brusquement s'achève
Le rite herculéen, l'holocauste sacré ;
Le dieu s'éteint dans une apothéose brève,
Longuement l'univers tressaille enténébré.

Je m'abîme dans cette immense allégorie.
Mon indigence humaine a tué le Divin ;
Les vieilles fois un jour ont leur source tarie,
La plus haute splendeur a vécu son destin.

O Poète ! ô Songeur ! Si ta voix peu nouvelle
Ne sait pas retenir l'hommage d'un instant,
Si la flamme éphémère éclore en ta cervelle,
Auréole apparue autour d'un front battant,

N'a pas brillé sur ta province ou sur ta ville,
Si ton naïf espoir en de fiers lendemains
N'éveille dans le sein d'une humanité vile
Que le fiel du cafard et la haine des nains,

Que la sagesse parle à ton âme meilleure,
Et que dans le Soleil sublime et défaillant
Un dieu même sous ton regard sceptique meure
Et te prouve à jamais son fraternel néant !

LUNE

Ohé, la Lune ! Encore moi qui t'importune !
Baignes-tu dans ta nue, ô millénaire Lune,
Comme au sein des roseaux les pâles nymphéas ?
Ohé là-haut ! Lune qui ne veux rien entendre,
O Lune qu'enveloppe un triple anneau de cendre !
Ah ! la sourde, la sourde oreille que tu as !

Parmi les herbes rampe une buée humide,
La nuit est chaude, il se fait tard, le parc est vide . . .
Vois-tu pas ma planète et le dessin blafard
De ma ville endormie et ses étroites rues
Et les brusques signaux de leurs lumières crues
Clignant de l'oeil et qui sautent dans du brouillard ?

Que je ne cherche noise à l'ennui de tes veilles,
O Névralgique, ô Souffrante, d'un mal d'oreilles ?
Bandeaux mouillés, autour de ton masque falot
(Certes je voudrais bien un nuage de soie
Où reposer ma fièvre et ma fantasque joie)
Ajuste et rétrécis tes cercles de halo.

Dans ta coure effarante, ô sombre voyageuse,
Les cils brûlés, et tes cheveux, ô nuque osseuse,
Tu prends du froid, la bouche ouverte à tous les temps,
Depuis des mois, depuis des ans, et tu t'enrhumes
Jusqu'au petit matin à respirer les brumes
Qui s'élèvent à flots laiteux sur les étangs.

Un peu de camphre et du coton pour ta dent creuse ?
Ta joue enfle, un abcès la ronge, elle est affreuse.
Es-tu l'expiation d'un chérubin déchu,
Du péché de Satan éternelle victime,
Dans l'infini qui cherche un pardon à son crime,
Et porte en lui l'enfer de son remords aigu ?

Je suis tout près de m'attendrir, ô Noctambule,
Dans mon regard brouillé déjà perle une bulle.
Pour adoucir ton mal n'auras-tu pas un pleur
Sans que l'espace inaltérable le dévore ?
O visage clownesque et frotté de phosphore,
Dis-moi quelle épouvante a sculpté ta pâleur !

ÉPIGRAMME FAUBOURIENNE

Loïn des yeux de ta mère et de l'ange gardien,
Dans le champ de Booz où tu fus abusée,
Soumise dans ta chair ignorante et blessée,
Tu perdis l'innocence et ton unique bien.

Ton sang trouble depuis roule une impure lave ;
En quête vainement de pardons, de rachats,
Pour effacer l'opprobre avec foi tu cherchas
L'ancillaire devoir, le labeur de l'esclave.

Tu hantes aujourd'hui les faubourgs surpeuplés,
Y mesurant la tâche à ta force trahie ;
Au vulgaire iras-tu livrer ta chair punie,
Les yeux vitrés d'angoisse et de fièvres brûlés.

O Vénus de la Faim et du Plaisir morbide,
Tends au Vice inquiet ton piège féminin,
De ton baiser sans joie exprime le venin,
Mais garde comme un lys ton beau rêve candide :

La campagne, un foyer, une sage union,
De frais enfants rieurs sous ta pure caresse,
Tu me dis ce regret qui chaque jour oppresse
Ta pauvre âme qui souffre en déréliction.

Je ne puis que sourire au don de ta main vile,
Ange du sacrifice, ô fleur des carrefours,
Toi qui, songeant pour moi d'un conjugal amour,
M'offres ingénument ta jeune soeur nubile.

PERPLEXITÉ

Aux poètes inutiles

Plus de cent exemplaires
De ce Coeur en Exil
Qui par trop sut te plaire,
Lecteur, ami subtil,

Sur l'Atlantique sombre
Bercés d'un lent roulis
M'arrivent sans encombre,
Riche et rare colis.

Voici qu'à la douane
Où tu me vois sur pieds
Un commis anglo-man
Refuse mes papiers . . .

Ai-je bien, si j'exerce
Le bagout du vendeur,
Licence de commerce,
S'informe mon railleur.

O la triste infortune
Qui me veut condamner !
Me voilà bien sous une
Mauvaise étoile né !

Mes Coeurs ! Ils sont à vendre.
Holà ! des acheteurs !
Ils ont l'âme si tendre,
Hardi ! les amateurs !

La France au nom de gloire
Assez vous a souri ;
Vous êtes un grimoire
Qu'on achète à vil prix.

Pour que soit moins profonde
L'injure aux malchanceux
Remuerai-je le monde
Et la mer et les cieux ?

Hélas ! je désespère.
A l'exilé faut-il
Sur cette vaste Terre
Encore un lieu d'exil !

POUR UN ALBUM

**A mesdemoiselles M.
et S. T.**

La Dame du Roman, la Dame châtelaine,
Dames du temps jadis, mais c'est vous, Madeleine,
Dont le charme m'inspire un poème de cour
D'amour, et vous Solange aux longs cils noirs, Solange,
Voix fine de cristal frêle, celle de l'ange,
Que retrouve, ô miracle, un heureux troubadour.

LES DITS SUFFISANTS D'UN BOURGEOIS BLESSE

I

Sans relâche pourquoi de futiles propos
Irriter ma sagesse et troubler mon repos ?

A l'honnête lecteur si tu cherches à plaire
Evite la recherche et le vocabulaire.

Je vous parle, admirez mon aimable clarté,
J'aime ainsi qu'on écrive avec facilité.

Moderne, je le suis ; ne me crois pas un rustre :
Livre ne lis que s'il parût depuis un lustre.

Bel honneur d'imiter ces primaires pédants
Sans sourciller que l'on appelle décadents !

Si tu n'es qu'un rimeur il vaudrait mieux te taire,
Sois actif, *intensif*, un utile notaire,

L'art n'est plus aujourd'hui qu'un rébus compliqué,
Toujours sur le bon sens que ton vers soit calqué.

En deux tronçons égaux que coupe la césure,
Douze pieds bien comptés, la rime qui rassure,

Du poète complet l'instrument souverain,
Moule de la pensée, unique Alexandrin,

Au collège autrefois j'ai parfait ton étude,
Je savais te scander avec exactitude.

Eh quoi ! tuer le temps à rimer de beaux vers !
J'en ferais sans effort d'un simple fait divers.

J'aimai mieux publier, mais dans un but pratique,
Un livre apprécié de sobres statistiques.

II

Mon or est ma noblesse et je nomme vilain
L'affamé qui murmure ou le sot qui se plaint.

Contre un juste mépris ta vanité s'escrime,
Sais-tu comme chacun dans ma ville m'estime

Et va me célébrant : C'est un homme de bien
Et haut considéré parmi le monde bien ?

Le maître qu'on adule et le penseur qui pense
C'est le riche qu'accuse une puissante panse.

J'ai le confort, ma femme et de sages amours :
Pour moi la Providence a des doigts de velours.

A d'autres l'air piteux du faible qui larmoie,
Ma table est recherchée et je crève de joie.

Mais si, me détaillant ton grand coeur écorché
Et saignant comme un foie à l'étal du boucher,

Avec des mots sans suite et la mine défaite,
La voix blanche, il te plaît d'avouer tes défaites,

Je ne puis que songer : O lyrisme affligeant !
Ce jeune homme est bien triste, il n'a donc pas d'argent !

A PAUL MORIN

*Jours clairs où nous parlions d'Ionies
et de Thraces ! O bar où le bock
blond coudoyait le bock brun ! (Poè-
mes de Cendre et d'Or)*

Paul Morin

Ton esprit n'est pas mince, encore qu'effilé,
Joyeusement que ses malices fraternelles
Nous parlent d'Or et n'aient que peu de Cendre en elles :
Un paysage, sous l'averse, ensoleillé.

Poète, souviens-toi ! Ce vieux vin endiablé
Que tu chipas un jour aux caves maternelles,
Dans un bar, écoliers dont flambaient les prunelles,
T'avait-il, m'avait-il, dit, hein, émoustillé !

Nous parlâmes, ah ! oui, d'Ionies et de Thraces,
Bien que dans ma mémoire il n'en soit plus de traces,
Mais me souviens toujours de ce fameux Pommard,

Et puis que je lampais ma soupe à la tortue,
Et que, les doigts bagués, la lèvre moins goulue,
Toi, tu décortiquais ta pince de homard.

AU MÊME

Et d'avoir secoué la ceinture d'Iris
D'un geste qui du ciel brave les anathèmes
Que de fois à mes yeux tu fis luire les gemmes
De ton art délicat et qui n'a plus de prix.

Dans un grenier de luxe où fusaient mots et ris
Sous le rayonnement de ta grâce suprême
Tu m'apparus le front promis au diadème :
Moi, j'étais, noble orgueil, le poète incompris.

L'aube seule troublait l'amicale veillée.
Que de beaux rêves nous frétâmes, ah, nous deux,
Dont tu fus le pilote ébloui, hasardeux,

Tandis que, la plume chatoyante, ocellée
D'astres d'or, sur les toits de la ville sans bruit,
Rouait en frissonnant le paon bleu de la Nuit.

LE POÈME EXHUMÉ

A Robert Choquette

Dans sa présomption je ne vois que faiblesse,
Ne sachant que trahir le poème vivant
Le mot figé n'est plus sur la page qu'il blesse
Qu'un signe décevant.

Moments divins de grâce et de douce folie,
J'avais cru retenir votre émoi passager,
L'impression est morte, aussitôt je l'oublie,
Je vous suis étranger.

Pour que je me retrouve et mieux me palpe l'âme,
Je vous ai confrontés dans un morne recueil ;
Ne sied-il pas du moins que pour vous je réclame
Cet usuel cercueil !

Vous, Robert, flamme ardente et qui ne peut s'éteindre,
Libérateur du Verbe, amant impérieux
Qui captivez la Muse afin de seul l'étreindre,
Aède glorieux,

Vous avez soulevé l'étroite bandelette
Du vers qui comprimait le poème embaumé,
Et de votre chaleur, ce délicat squelette,
Vous l'avez animé.

Mes vers, je les compare aux roseaux sur la grève
Que le frisson gélif d'une nuit a perclus ;
Le vent qui vient du nord vainement les soulève,
Ils ne vibreront plus.

Mais voici la merveille et l'enchantement rare,
Un mage a prononcé des paroles de foi,
Il suscite le rêve, il a dit à Lazare :
C'est l'heure. Eveille-toi !

Il sut faire parler d'un coup de sa baguette
Le poème vécu, séché comme un vieux sphinx,
A son brûlant appel sur la rive muette
A gémir ma Syrinx.

Et le Verbe dans l'air a couru sur les ondes
Comme jadis l'Esprit a nagé sur les eaux
Afin qu'à l'unisson de son hymne réponde
Le chœur de mes roseaux.

CONTRE L'ALBERTE

Pour aimer la musique Alberte est sans pareille ;
La radio sans cesse ahurit sa maison,
Nasille en petit-nègre et nous corne à l'oreille ;
Tel le feu la vestale elle entretient le son.

Tu peux voir, si le monstre à sa fureur ne cède,
L'Alberte bruiteuse, éprise d'un fier vœu,
Sans vergogne voler vers le dieu qui l'obsède,
Renifler sa présence et rallumer le feu.

TAVERNE

Tantales de la soif et toujours à la guette,
Ces princes sans blason s'annexent le Pérou ;
L'un croit à la Fortune (on le sait un peu fou)
Et l'autre à sa bohème (on plaindrait sa Musette).

Les hôtes tourmentés d'un enfer en goguette
Ils sont là vingt braillards tâtant leur dernier sou
Sous les yeux en éveil d'un tavernier grigou
Qui suppute : A combien se monte ma recette ?

Comme guêpes autour du frelon importun
Parmi le bas vacarme et les coupes vidées
S'allument en courroux les farouches idées.

Le diable rit. Ce qu'il fait noir en le coeur d'un
Qu'une rancune isole ou son remords bourrèle !
C'est à faire pleurer l'humide coquerelle.

JEUX DU CIRQUE

Je me plais aux combats du cirque littéraire
Qui ne sont maintes fois que des riens palpitants,
Et j'écoute, oublieux du marasme des temps,
Le critique y meugler et le poète braire.

L'artiste qui reluit, vanté par son libraire,
N'offre aux yeux du rageur que des feux irritants ;
La porte du toril ouverte à deux battants
Le taureau veut corner ce naïf téméraire,

Dans l'arène il bondit, s'arrête, interloqué,
Il écume, de vingt banderilles piqué,
Puis il fond sur du rouge et roule, brave bête,

Dans le vide . . . Les dards s'enfoncent dans sa chair;
Encore que voit-il, s'il relève la tête ?
La flamme du bandeau qui le nargue et bat l'air.

SOTTO-VOCE

Mon coeur, il est à prendre.
Sais-tu comme il a froid ?
Mon coeur, tu peux lui tendre
Ton piège maladroit.

Il ne vaut pas grand'chose
Mon coeur analysé ;
Nous en ferons des gloses,
Ce caprice lassé.

O ces poses jouées
Avec tes feints serments
De petite rouée,
Et tes agacements,

Cette coquetterie
Pour un grave monsieu',
Dont il faut que je rie,
Malgré mon sérieux !

Ce baiser économe
De tes lèvres en rond,
M'en feras-tu l'aumône,
Ou serai-je larron ?

J'aime tes pauvres mines
De me le refuser
Et ces grâces gamines
Dont tu sais m'abuser.

Fraîche larme fictive
A fleur du sentiment,
De ta bonté native
Le mensonge charmant,

Qu'importe cette larme
Qui brille au bout d'un cil,
Fallacieuse alarme
D'un émoi puéril !

O goutte de tendresse
Qui tombe avec douceur
Parmi ma sécheresse
Et m'humecte le coeur !

HIER ET CETTE NUIT

Hier et cette nuit la neige et sa *bordée*,
Et puis ce rendez-vous que tu m'avais donné,
Ebauche d'un amour follement spontané !

Les cils mouillés, furtive et toujours décidée,
As-tu fait les cent pas sous la rafale blanche,
Las, tu refuseras ma prochaine revanche.

Je me sens tout pantois, la mine renfrognée,
Je m'afflige pour cause et fronce le sourcil ;
Que fais-tu par la ville ? A trop languir ici
Ma flamme s'exténue et semble surannée.

Amours en panne et sans issue ! Ah ! nul départ !
Blocus provincial ! Qui dira les ravages
A travers la contrée à cause du brouillard,
En bas du fleuve et dans le golfe quels naufrages !

Repos claustral ! Ce vent sans cesse de tempête !
Symphonie à la fin qui me monte à la tête !
Dans ce pays du Nord et sur mes sentiments
Par la vitre gelée à perdre patience
Voir la neige à flocons tourbillonner gaiement,

Voler, par millions, tes ailes, ô Silence !

COMPLAINTÉ POUR LA SACRIFIÉE

Il est parti pour cette guerre
Au soir sanglant du branle-bas ;
N'écrivit plus, ne m'aimait guère,
Ne revint plus, ne m'aimait pas.

Où sont mes larmes de pauvresse,
N'ai plus de pleurs, pleure mon sang,
Songe la fille pécheresse
Qui vient hier d'avoir vingt ans.

Chacun se rit de la volage
Et la condamne d'un regard,
Toute la hargne du village
Lui tombe en grêle de brocards.

Aussi lui jetèrent la pierre
Et de la boue et des mépris
Celles et ceux qui de la Terre
Iront sans tache au Paradis.

S'en va comme l'Agar biblique
Sur la route de l'abandon
Serve publique et famélique
A la conquête du pardon.

Le flanc saigneux, gagne la ville,
Un sac au bras et sans le sou ;
Un gamin sur la route vile
La blesse encore d'un caillou.

Elle y fut celle qu'on malmène
Et que jadis d'un doigt nerveux
L'élégante dame romaine
Piquait de broches à cheveux.

Frappe à la porte secourable
De l'Hôpital des Indigents,
On y soumit la misérable
A des labeurs fort exigeants.

Fut la dernière des dernières
A qui l'on donne l'aliment
Que reçoivent les prisonnières,
Mais parcimonieusement.

Le mal superbe se déclare
Qui fit illustres plusieurs rois :
Elle devint un *beau cas* rare,
Une patiente de choix.

Conscrite pour l'expérience
Qui servira le riche heureux,
Elle permet à la science
L'essai plausible et dangereux.

O cette voix justicière
A son oreille : "Il vous messied,
Ma fille, de faire la fière,
Il faut souffrir, faut expier !"

Rebutante miséricorde
Infligée à son dénuement
Avec dégoût que l'on accorde
Je veux croire gratuitement.

S'ouvre pour elle — ah ! ris, Mort prompte ! —
En suprême expiation
La libérant du dernier compte,
La salle de dissection !

Seigneur Jésus, sans violence,
J'aime qu'un jour entre vos mains
Vous teniez la juste balance
Qui pèsera maintes et maints.

Votre pitié pour Madeleine
N'eut pas une secrète aigreur,
Mais dans le Temple votre haine
A flagellé le pressureur.

Ce coeur flétri, fou de détresse,
Que les hommes ont condamné,
N'a pas connu votre tendresse,
O Vous qui sûtes pardonner !

LE ROSSIGNOL AVEUGLE

J'en puise le sujet chez un conteur moderne,
Ma fable a pour théâtre un coin du vieux Hong-Kong ;
Le quartier pour la fête allume ses lanternes,
Silence ! ô sonnettes, ô gong !

Ce rossignol tu le captives dans sa cage,
Oiselier guilleret du populeux bazar ;
Au concert puisse-t-il par son brillant ramage
Honoré ton souci de l'art !

Dans ta barbe à trois poils où ton astuce veille,
Et de tes yeux bridés matoisement tu ris ;
Ce soir nul mieux que lui saura plaire à l'oreille
Et mériter le noble prix.

J'admire ta malice et savoure ta ruse,
Et veux rendre un hommage à ton goût délicat,
Tu le sais ce qu'il faut au poète, à sa Muse,
Pour que son timbre ait plus d'éclat.

C'est la bonne douleur . . . Grave avec bonhomie
Tu l'infligeas hier à l'oiseau merveilleux ;
D'une alêne à ton doigt créateur d'harmonie
Tu lui crevas ses petits yeux.

Or jamais en la ville ancienne de Chine,
Dans un concours ingénieux, oriental,
Rossignol n'a chanté tristesse aussi divine
Et poème plus musical.



Quel amateur des vers sublimes, ô poète,
Avive ton lyrisme en t'accablant de maux,
Est-ce l'homme ou le Sort à la lèvre muette
Que réjouissent tes grands mots !



VIEILLE RENGAINÉ

La vache lente au regard doux
Broute mon cœur, mon grand cœur fou,

Maîtresse, ô maîtresse, ma brune,
Me tiendras-tu toujours rancune,

Ma vie entière à tes genoux
Fléchira-t-elle ton courroux ?

Maîtresse, ô maîtresse, ma brune,
A toi mon cœur ou ma fortune ?

— Je n'ai que faire de ton cœur,
De ton vieux cœur, lourd de rancœur . . .

— Ah ! souviens-toi de ta caresse
Dont le désir encor m'opprime !

Rends-moi, rends-moi mon grand cœur fou,
Parmi l'ortie et les cailloux,

Que tu jetas, cœur d'un autre âge,
Sur la borne du pâturage . . .

La vache lente au regard doux
Broute mon cœur, mon grand cœur fou.

ÉPIGRAMME CONTRE MOI

A Olivar Asselin

Vous m'avez épinglé dans votre anthologie
Comme un insecte rare, un brillant papillon ;
Je me vois, à l'honneur de l'entomologie,
Mon docte Maître, orner votre collection.

Sur mon aile chacun jugera si la goutte
D'émail qui l'agrémenta a perdu son éclat,
Si cette poudre exquisement qui la veloute
Sous le coup d'éventail des heures s'envola.

Chacun mesurera la longueur de mon aile,
Je suis étiqueté, classé, catalogué ;
Lecteur, admire-moi si je te semble un aigle,
Si je suis un nabot tu pourras me narguer.

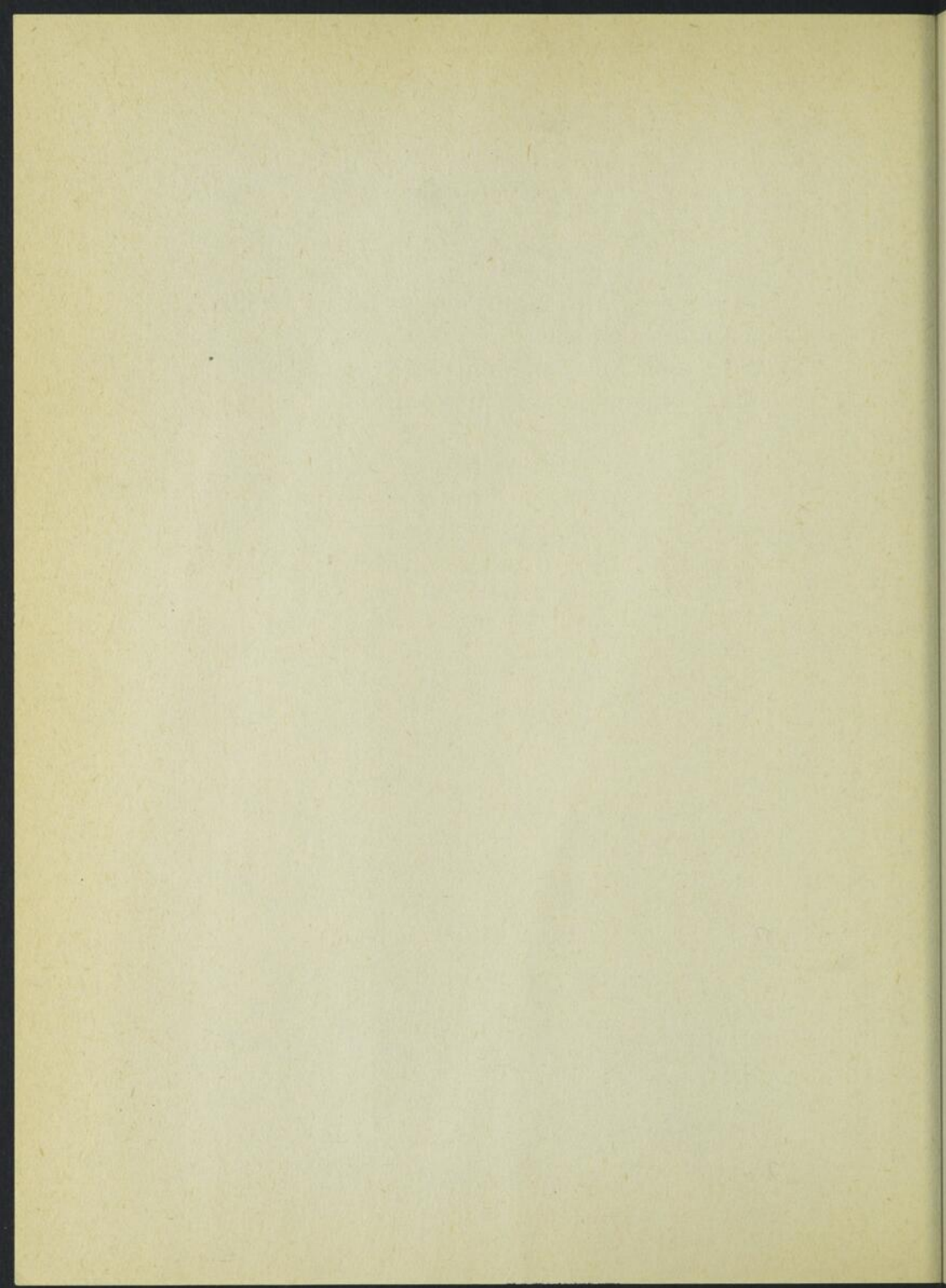
Je brille tel un astre, il me faut bien le croire,
"de moyenne grandeur . . .", car vous aurez voulu
Vous faire le gardien de ma durable gloire
Aussi longtemps que votre ouvrage sera lu.

Pour soi-même souvent l'on a des complaisances,
Mais comment d'un regard calme et judicieux,
Qui veut être étranger, se lire avec aisance
Entre les grands élus et les morts sourcilleux !

Ce qu'il en est de la fantasque renommée !
La noble chose, et qui vous sauve du néant !
L'avenir oubliera ma belle âme embaumée
De poète ancien, épineux et né en . . .

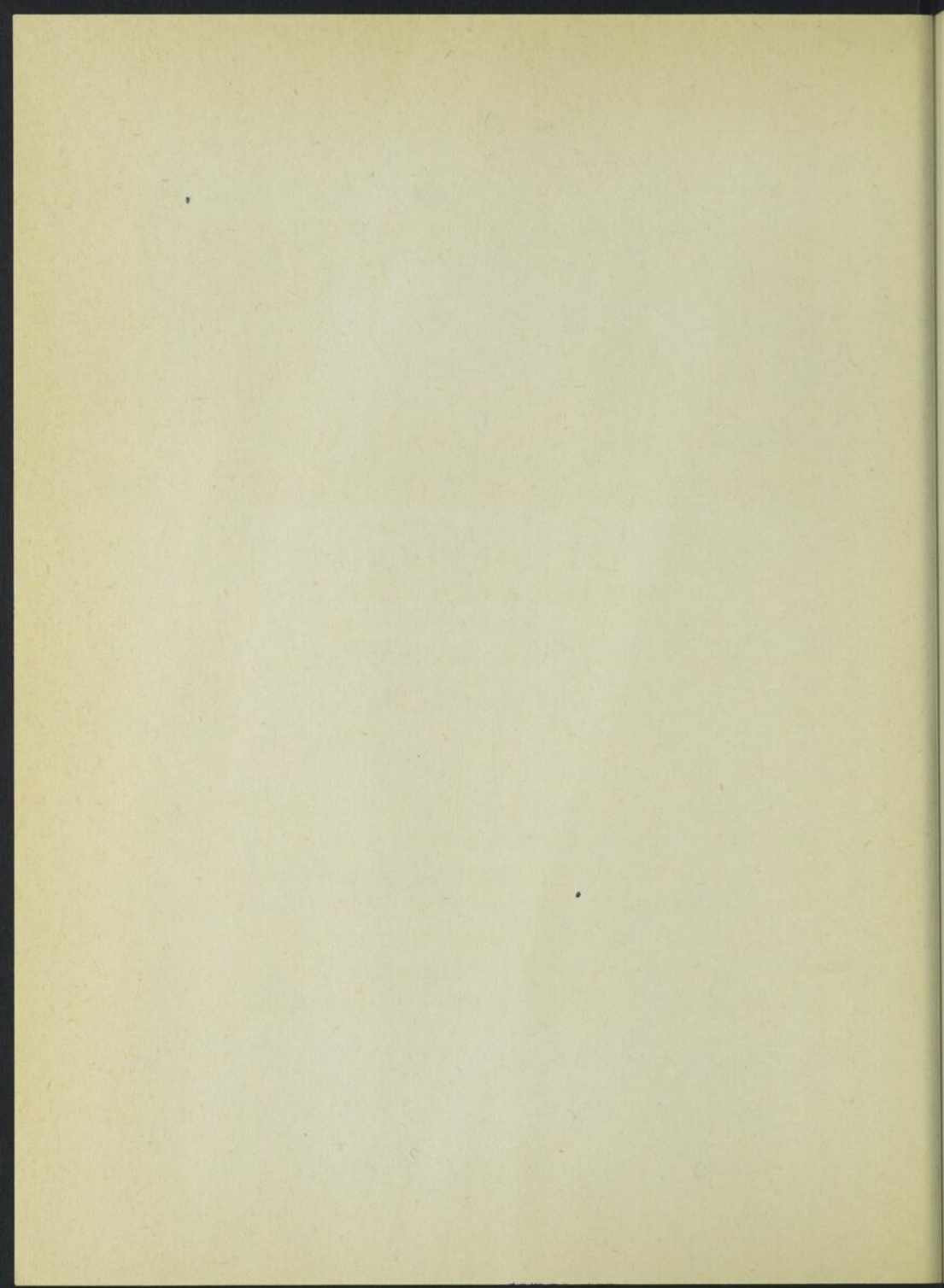
Un soir, lorsque du Temps auront fui les décades,
Un vieux bibliomane, un savant avisé,
Dont on aime à flatter l'innocente toquade,
En m'exhumant, voudra me conférencier.

Ce méconnu . . . (dira sa bouche doctrinale)
De fâcheuses erreurs son oeuvre se chargea . . .
Parmi les *poetae minores* je signale . . .
Que dira-t-il ? — Au fait, je me sens feu déjà —



ÉCHOS ET RÉSONANCES

A Marcel Dugas, prosateur lyrique





HOMMAGE A PAUL FORT

*Pays aux pures lignes ayant au coeur
la rose insigne de votre La Ferté-
Milon ! (Ballades françaises)*

Paul Fort

La France des aïeux et celle de mon père en sa gloire très pure a vibré longuement à ta fraîche épopée, ô dernier des trouvères ! Poète recréant sans cesse son tourment, tu célèbres la joie et l'amour, ou sa peine — au milieu des fougères rit la source païenne, entre les doigts d'une faune une flûte soupire — Sur ma rive lointaine, écho de ta chanson, j'accor-

de ce refrain, ô Prince de la Lyre ! Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon !

Or du pays de France ou de Nouvelle-France quel préféré-je ! L'un et l'autre également ? Non certes, mais le mien (question de préséance). Mais j'éprouve à te lire, ô mon maître charmant une telle douceur que mon âme ancienne, éveillée à la voix de ton vaste poème, s'étonne de sa tendresse et de sa nostalgie et, vibrante à ton los de la France aux beaux noms, croit respirer l'odeur d'une chère patrie. Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon !

Des souvenirs encore me hantent d'un voyage où ma jeunesse heureuse ne rêvait plus que d'art . . . A Semur-en-Auxois, cité du moyen âge, j'imagine Paul Fort, mon doux prince musard, dans la plus souple et plus alerte des ballades, évoquant votre gloire, ô terre des vieux bardes ! Pour y voir profilé l'ancien bourg féodal, couler avec son bruit de chutes l'Armançon, j'ai cru revivre à des époques mémorables . . . — Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon !

J'aurai vu se hausser en sa vieillotte gloire vers le pur ciel latin l'illustre tour Lourdaut. Portant avec fierté ce beau nom dérisoire elle nargue l'injure et le passant badaud et non moins que Margot, Margot, sa soeur jumelle, se sent l'âme légère et presque immatérielle, ne livrant ses secrets qu'aux grands boeufs héraldiques qu'une fille en sabots pique de l'aiguillon et qui tournent au pied de sa muraille antique — Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon ! —

Ma France laurentienne, et toujours toi ma France, toi qui jongles avec tes sous éblouissants, écoute-le ce cri d'aurore et d'espérance, c'est le coq de la Gaule à l'ergot frémissant qui prédit, sur le seuil d'un siècle qui commence, à ma race que j'aime une victoire immense. Et c'est le doux parler d'une mère perdue, malgré l'ingrate lutte et l'obscur abandon, que ton amour garde vivace et perpétue. Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon !

ENVOI

Si te semble ma voix mal disante, ô mon Prince,

le téméraire enfant de ma vaste province, d'apporter un message j'ai belle confiance. À ta couronne ajoute un modeste fleuron. Notre âme qui palpite est fille de la France. Ah ! que nous sommes loin de La Ferté-Milon !

LE PLAISIR D'ENTENDRE LES
GRENOUILLES DANS LA CAMPAGNE

Sur la grève un brouillard flotte,
L'eau clapote
Et soulève les copeaux frais,
Les baguettes du saule et les champs de quenouilles,
J'écoute au loin dans la campagne les grenouilles
Parmi les joncs, dans les marais.

L'odeur première
Du printemps
C'est celle des étangs ;
Vous en êtes la clameur claire,
O grenouillères !

Moi,
Toutes
Je vous écoute,
Musiciennes en émoi !

Venues
On ne sait d'où
Et de partout,
Les plus menues,
Frêles comme des bourgeois verts,
Et les aînées
D'autres années,
Que gelèrent de lents hivers.

Celles qui peuplent les prairies,
Et les ruisseaux et le limon des marigots,
Celle qui crie
Ou sonne l'on dirait d'un millier de grelots.

O soirs rafraîchissants de mai,
Si purs par elles !
O ces notes basses de chanterelles,
Chutes à l'eau de lourds écus,
Pendant qu'un trille gai,
Un trille aigu,
Perfore
La nuit opaque, la nuit sonore !
Je ne vois plus les îles ni les roches,
Mais, proches,
Une barque de pêche allume ses flambeaux ;
Tout est calme. Seule la fête
Des rainettes à tue-tête
S'extasiant : "O feux, ô feux sous l'eau !"
L'une, plus vieille,
La plus avare,
Les yeux marrons,
Larges et ronds :
"O ces merveilles,
Sous mes saules, vues de ma mare,
O feux, ô lunes,
O tout votre or sous l'eau profonde et sous l'eau brune !"

Puis encore une :

“Ma peau est verte,

Teinture d'herbe ; elle est couverte

D'un vernis, moucheté de noir, elle est

Peinte comme un jouet ;

Un fort sachet

Qu'impègnent les senteurs (mousse, fougère)

Du bois natal, trempé de sources où, légères

Fuites, glissent

Ma taille longue et fine et mes agiles cuisses.”

D'autres encore

Jusqu'à l'aurore :

Indécollables amoureuses

En pâmoison,

Sur nos chapelets d'oeufs

Et deux par deux

Nous égrenons et bruissions

Les fredons ahuris de nos amours heureuses.

Toutes à gorge pleine
De se répondre et s'éjouir,
Et de crier, ces petites païennes,
Leur plaisir :

"C'est nous les prophétesses
Du printemps,
Les poétesses
Des étangs.

A nous les brumes et les lunes,
Coassons,
Les nénuphars, les iris bleus, qui sont nos fleurs,
Coassons,
Sous l'haleine des soirs nos liesses communes,
Coassons,
Et nos sabbats et leurs minuits ensorceleurs !

A nous la pluie,
Ses vives gouttelettes,
Humbles colliers des grenouillettes,
Chantons,
La tribu des roseaux sous l'averse qui plie,
Chantons,
A nous le marécage odorant et fermé . . . !"

Sur la grève un brouillard flotte,
L'eau clapote ;
Dans la campagne au mois de mai,
O le plaisir de vous entendre, ô clameurs claires
Des grenouillères !

LA VENUE HEROIQUE DU PRINTEMPS

Parcouru de frissons électriques de joie
Le Soir déploie
L'étendard azuré, piqué d'or et flottant,
De ta victoire, ô Guerrier, ô Printemps !

A grandes pompes sur le fleuve défilèrent.
Neigeux îlots
Crépusculaires,
Et à vau-l'eau.
Fin d'un somptueux cortège
L'on eût dit de lents cygnes en allés
Vers les brouillards du golfe et vers
La mer,
Ecroulés, morcelés,
En aiguillettes que l'eau ronge et désagrège.
Tours de verre, créneaux, givres prestigieux,
Pans de murs, tronçons de piliers,
Le vain décombre, ô blanc royaume de l'Hiver,
De tes éphémères châteaux.

Dans la rade ce fut le frisselis soyeux,
Le froissement mouillé,
La danse de milliers
De cristaux
Les étoiles d'avril émergent sur fond bleu:
Orion gigantesque en un vol lent

S'essore et semble un cerf-volant
De feu.
Le Cygne, oblique, et beau comme un archange,
Se penche
Au lac de l'horizon
Pour y noyer le bout d'une aile.
Dans un crépitemment sublime d'étincelles
S'élaborent les jeux des fantastiques bêtes
Du sidéral blason.

L'Hiver vaincu reconnaît sa défaite.
N'es-tu pas son diadème, ô Couronne
Boréale,
Qu'il jette au sein des constellations ?

Sur timbre au pur métal tu frappes dès que sonne
L'heure équinoxiale,
Jeune Printemps qui, sur ton char
De victoire, alourdi de fraîches feuillaisons,
T'avances au jaquemart
Solaire des saisons.

L'eau haute inonde la prairie,
L'avalanche qu'elle charrie
Monte sournoise au cœur du soir ;
Dans le sous-bois elle s'immobilise,
Surprise
En elle de sentir grelotter le squelette
Des arbres noirs
Qu'elle reflète
En ses miroirs.

Elle lèche le pied rocailleux du chemin
Qui descend vers la grève et jusqu'au vieux moulin
Qui barre la rivière.
Le vieux moulin aux cent lumières
De ses fenêtres régulières
Avec ardeur
S'acharne-t-il à son labeur !
Chaos en marche
Des bancs de glace,
Résiste-t-il à ta poussée

Qui chevauche sa chaussée,
Ses quais
Et ses pontages disloqués !

Printemps salubre, ô forte, ô chaste,
N'ai-je cru voir, n'ai-je pas vu
Au cours du fleuve vaste
La neigeuse défroque
Du vieil hiver déchu,
Longs haillons
Souillés, qui se déchirent, s'effiloquent,
Et qui furent, pailleté de micas
Et de fins diamants,
Le soleilieux et royal vêtement
De ses midis de gloire et d'aveuglants verglas.

A ton baiser qui la transfigure la Terre,
Lasse encore de son long songe planétaire,
Avec amour, avec ferveur,
Et en extase accueille ta venue :

"O Maître, ô **mon** Sauveur !"

La Terre est nue,

Elle tressaille . . .

Déjà furtivement tes souples doigts

Brossent les cheveux en broussaille

De ses coteaux et de ses bois.

Verse en elle, ô Printemps, les puissantes résines,

D'un geste vif et de compassion

Clos la paupière éteinte des saisons

Et sous le chaud linceul des végétations

Recouvre leurs ruines.

COLLOQUE MATINAL AVEC MON RIRE

Je l'ai revu mon ancien Rire.
Ma barque glisse à rames lentes
Le long du bois,
Parmi les plantes,
Sur la grève, jeux furtifs, vols de plumes,
Un oiseau boit
Dans le creux d'une roche,
Et la dernière brume
A la branche s'accroche.

Une écharpe
De feuilles sur l'épaule,
Sa robe
Couleur même de l'aube,
Des violettes
Sur sa poitrine frêle, étroite,
Et ses pieds nus . . .

Je l'ai revu mon ancien Rire,
Mon jeune Rire de vingt ans.

ELLE descend le banc de pierre
En escalier et marche à marche
Que sculptèrent
Le choc des glaces
En leurs débâcles
Et les crues
Débordantes du printemps.

C'est que j'allai cueillir vers elle
Pousses en fleurs et grappes de bourgeons.
J'allai vers elle
Dont la chanson
Insoucieuse se mêle
Au bruit des petits flots qui dansent sur le fleuve.
Huilés de lune encore en l'aube neuve.

Au miroir d'une eau profonde
Où la coupe du ciel se creuse et se renverse
Elle se mire,
Surprise
D'y voir pleuvoir
Le feuillage du saule,
Averse
De longues gouttes vertes,
Qui tombe
Et se répand autour de ses frêles épaules.

Si m'effleure la lèvre
Une amertume brève
Qu'elle se fonde
A cette innocence du monde
Afin que mon Rêve
Se grise à d'oubliés parfums . . .

Qu'il m'apparaisse
Avec son frais visage,
Image
Solitaire de ma jeunesse,
Le Rire retrouvé de mes avrils défunts !

Comme autrefois,
Petite compagne assidue,
Ignorante de la mélancolie,
Effacée,
Si humble, au fil de ma pensée,
A loisir que j'appelle ou que j'oublie.
Je viens à toi, le coeur offert, la main tendue,
Viens dans le bois.

Dans le bois
Il y a
Les sentes paradisiaques
Que des saintes de légende ont suivies,
Il y a
L'érythrone d'avril
Et de mai les doux trilles,
Il y a
Des nappes constellées
De corolles . . .
Fleurs de Pâque,
Il ne faut pas que
Par de vaines paroles
Profanes soient troublées
Leurs légions
De vierges en odorante oraison.

Allons vers elles.
Mais que vois-je ? — est-ce de la rosée ? —
Perle au coin de ton oeil fraîchement déposée,
Une larme étincelle.

Et c'est ta plainte
Presque éteinte :
"Ah ! laisse
A son oubli ta pensive jeunesse,
Tu m'as chassée
De ta pensée,
Et tu t'en es allé vers quelle destinée,
Ne suis-je plus l'abandonnée ?"

Au mois de mai lorsque la terre fume,
Tel un feuillage, brume
De verte et fine
Mousseline,
Vers le ciel on dirait se détache,
Bouge, flottante écharpe,
Ah ! que notre âme était légère
Et de terre
Prête à s'envoler !

Mais toi :

“Que me veux-tu ? Va-t'en !

Je ne suis plus que l'étrangère,

J'étais la sève

De ton rêve,

Je suis ton songe du passé,

Je suis ton Rire de vingt ans.”

FUMÉES

Comme Borée,
Le Vent farouche,
Qui fond
Du ciel, à l'horizon,
Et dans sa corne, à plein poumon,
La bouche
En rond,
Les yeux en boules,
Souffle
Sa rafale,
Irritable fumée,
En boucles
Dont le ruban s'enroule,
Se noue
Et se déroule
Et qui monte en spirales,
De ma joue
Et de ma lèvre que je boursoufle
J'exhale
Tes légers tourbillons.

Fumée, ô bleuâtre fumée,
Parfumée
De havane,
Mon rêve ainsi qu'une aile étourdiment voltige,
Et dans ta mousseline à l'ondoyante trame
Tu le captives ;
Il prend la forme instable de tes bulles,
Il se berce en tes escarpolettes de tulle.

Ce petit matin frileux de décembre,
Sous le mol édredon de ma robe de chambre
À grands ramages et très ample,
Dans l'air brûlé je vous soulève et vous contemple,
O simouns minuscules
Où je plonge mes yeux,
Où d'étranges silhouettes gesticulent
Avec des mouvements vifs et silencieux
Qui fascinent ma griserie.

Et c'est vous, ô Furies,
Têtes
Grimaçantes et dures,
Qui emmêlez vos chevelures
Comme des fils souples et secs où s'enchevêtre
Et se hérissent dans un grouillement
Qui dresse et courbe ses volutes
Tout un noeud élastique de couleuvres,
Vous
Avec vos minces doigts mous
Dans l'espace rampants
Qui fomentez vos véhémentes luttes !

Toi, monstre informe,
Pieuvre
Enorme
Qui traînes
Tes inertes antennes.

* * *

Fumée effervescente aux remous circulaires,
Hydre qui remuais tes bras tentaculaires !
Sous des figures plus précises,
En tes métamorphoses
Surgis nouvelle !
Déjà d'un brusque effort tu te ramasses :
Réseaux flottants qui s'étirent, se superposent,
S'immobilisent,
Tissés de soie
Et de cheveux filasse,
De cendre agglutinée, et parallèles,
Tu déploies
Le transparent velarium sous lequel errent
Les bêtes de combat d'un cirque imaginaire.

* * *

La fumée est dans l'air
Comme ces rubans vert pâle
Et ces veines d'opale
Qui courent dans la chair
D'un marbre clair.

L'agate
Translucide du matin,
Arborisée,
Par elle est traversée
D'une ramure délicate.
Elle est dans le jour bleu
Qu'elle réchauffe un peu
Telle, entre les brins
D'une herbe, une toile ténue
Que l'aube a suspendue.

* * *

Est-ce ta peine, ô mon songe flottant,
De te chercher un corps,
De te vouloir matériel ?
Erreur ! Le Réel, l'affreux Réel,
Ecoute-le qui siffle et rit dehors,
Entre les dents,
Ecoute-le, par une fente, à la fenêtre,
Qui pénètre,
Sournois et de son souffle ardent
Qui te traverse
Et te bouscule et te disperse.

Tu te détaches de la fumée,
Frêle
Nuée,
Ombre qui se diffuse,
S'efface,
Telle, tournoyante ombrelle,
Dans un bassin d'aquarium cette méduse
Qui nage en rond, mince feuillet
Phosphorescent dont le reflet
Fugace
Emerge de la nuit marine du mystère,
S'allume et s'éteint dès qu'oblique la lumière.

Es-tu la coquille aérienne
Que souffle le lutin d'un aimable mensonge,
Où, reine
De mon songe,
Tu me souris coiffée
De ton diadème de fée ?

Dans ma tête lourde et fermée
Des tenaces fumées
Complotent contre ma raison,
Obstinées
À miner les parois de leur sourde prison ;
Avec leurs longues pattes
Je sens à mort qu'elles se battent,
Inlassables carnassières
De haines imprégnées
Qui se font une guerre
Méchante d'araignées.

NUIT DE TEMPÊTE

Le vent ulule, il fait un temps du diable,
Un arbre bat le toit . . .
Le vent parle,
Le vent miaule,
Un écriteau en tôle
Cliquotte et roule dans la boue.

A ses poteaux échelonnant leurs croix,
Leurs lettres T,
Qui raturent l'espace illimité
Les fils rompus du télégraphe
Se nouent
Et suspendent d'inouïs parafes.

Malfaiteur qui ronchonnes, ô *jeteux d' sorts*,
Bouche tonitruante d'ombre,
Souffleuse de présages,
O vent, esthète des naufrages,
Et des raz de marée en rumeur dans les ports,
Tu ne rêves rien moins en tes conseils néfastes
Que d'engloutir le monde
Dans un universel désastre.

Sinistre augure, tu vaticines
Et me prédis (que sais-je ?) un drame de famille.
Ou ma vie inutile,
Ou ma ruine,
Une tache à mon nom,
Ou sur mon front
L'irréparable d'un affront.

Et tu te ris de ma virilité,
Mais j'en suis bien le maître,
Et de ses oeuvres, comme les tiennes, stériles,
Et m'accables, ô semeur de malices,
D'un odieux maléfice.
Pourquoi faut-il que tu rappelles
A ma sollicitude paternelle
Ma future lignée,
Mal résignée,
(Bon tour à lui jouer)
Qui me boude, querelle, et tant veut naître!

Le vent dehors,
Les a-t-il assaillies
De grêles et de pluies
Et dispersées
Par les routes défoncées
Les feuilles de l'automne,
Le vent qui sonne et tourbillonne,
Le vent dehors !

Un esprit à ma porte,
Huissier de l'au-delà, frappe et me signifie
En quels efforts
Le message irrité de ma maîtresse morte.

Et c'est une légende
A rendre l'âme plus croyante,
Une légende de Toussaint :
Dans son berceau l'enfant seulette
Qu'une belle-mère un soir délaisse
Pour une danse chez le voisin ;

Sonnent minuit,
— De fenêtre en fenêtre
Une lampe s'éteint et se rallume —
L'ombre, on le présume,
De la trépassée ;
A son réveil l'enfant sourit :
"Maman, elle est venue et m'a bercée . . ."

J'ai si grand mal
A mon moral ;
C'est ma panique
Chronique.

Je suis cet enfant fou, l'idiot du village,
Dans un verger, vers les cinq heures,
— Le vent soufflait à combien de milles à l'heure ? —
Qui grelottait de peur.
Son cri blessé d'oiseau de proie
Perdu dans le nuage
Et qui tournoie,
Que la tempête attire, aimante !
Secouer, ah, secouer sa démente
Et la jeter aux quatre échos de la tourmente !

Le vent ahanne en soulevant
La barre en fer des contrevents,
En s'entr'ouvrant des volets geignent,
Le vent dans la lucarne,
Il fait un beau vacarme,
Il aboie et lappe la nuit qui saigne.

La trappe du grenier
L'avais-je bien fermée ?
Le garde-feu devant la cheminée
Sonne d'un coup du tisonnier.

Fantômes graves
Qui n'avez jamais ri,
Et vous esprits
Bruiteurs, vilains plaisants et mal-appris,
N'hésitez plus sur le seuil,
A présent je suis brave
Et parle haut et seul.

— Gnomes

Bancroches, édentés, bigles et grimaçants,
Êtes-vous dix, êtes-vous cent ? —
Tel un fumeur, cuvant son rêve d'opium,
Et que sa vision épuisante fascine,
De ce cou-tors,
Larve mort-née
Que trop longtemps une sorcière a confinée
Dans le bocal de son odieuse officine,
J'écoute le discours :

“Chaque jour, sans nous voir, tu rencontres les hommes,
Recluses ayant fui notre prison charnelle
Aurais-tu soupçonné leurs âmes que nous sommes ?
Notre rire brillait au feu de leurs prunelles
A te connaître dupe et le cœur trop crédule ;
Mais cette nuit sous la figure ridicule
De nains malicieux, contrefaits et grotesques,
Considère à loisir notre taille modeste . . .”

Mascaron du Néant, messenger de l'enfer,
Ravale ta harangue,
M'écriai-je, ô fils du Rien,
Maudite soit ta langue
Qui tels blasphèmes profère ;

Que dans ta gorge, ô haineux nain,
Elle s'enroule, spirale,
Et s'y torde, vipère,
Qu'elle t'infecte les entrailles
De son venin !

* * *

Or cette reine de féerie,
Poupée
A la lèvre fardée,
Dodue
Et court-vêtue,
(Les fils en or d'une résille
Quadrillent
Ses cheveux mouillés de pierreries,
De fins anneaux de cuivre encerclent sa cheville)
Soupire
Et mon âme chavire
D'un : Adore-moi ! Je suis l'Amour !

Amour, adorable poupée,
Prodige mû
Par quel divin ressort,
N'es-tu que mécanique, ô mal émancipée,
Ou bien m'ouvriras-tu
L'huis scellé du bonheur avec une clef d'or ?

O cet éclat gélide
De tes yeux bleus où ne se mire que le Vide !
Hélas, plaignez
Un pauvre amant que l'amour frustre,
Ahuri
Si follement que l'injure ne l'offusque,
L'espiègle lui rit
Au nez.

Bouche bée et sans voix
Fort sot je me dépîte,
Mais quel rire crépite
Parmi mes petits hôtes
Rusés, méchants, surnois !
En se frottant les côtes
D'aise l'on se trémousse,
En me montrant du pouce
Du coude l'on se pousse.

Le nez fleuri d'une verrue
L'un en brise sa lunette,
Cet obèse, outre ventrue,
De son bonnet agite la sonnette.

De dépit et de honte
M'accable ce nabot
Qui froidement feuillette
Le grimoire de mes mécomptes ;
Obérant mon passif,
Ce comptable abusif
Décuple d'un zéro
Le chiffre de ma dette.

Un brouhaha de voix me titille l'oreille

UNE PREMIÈRE VOIX

Le jus de cette grappe est d'une acide treille . . .

UNE DEUXIÈME VOIX

O ce vin frelaté que l'on appelle Vie !

UNE TROISIÈME VOIX

Je suis le baiser faux de ta froide patrie,
Celui de ta province et celui de ta ville ;

UNE QUATRIÈME VOIX

Service redouté de messire Gorille,
Crains sa griffe royale, et lui verse l'impôt . . .

UNE CINQUIÈME VOIX

Je suis l'esprit du Nord qui glace tes pensées

VOIX

De tous — sur un fond noir images repoussées — :

Je suis du triste Hier le reflet et l'écho.

* * *

Illustre ravageur, le front ceint de rafales,
Héros debout sur ses ruines triomphales,
O Vent ! mille sirènes à la fois
Célèbrent tes victoires !
Clameur où l'on entend l'assaut des lames
Contre le roc des promontoires !
O salves dans la rade
D'une escadre
Arborant ses pavois,
A des manoeuvres navales
Qui me prennent pour cible et me canonnent l'âme !

Sur le seuil de ma porte,
Rudes, entrechoquées,
Les lourdes feuilles mortes,
Les feuilles verruquées
Ne volent pas
Mais sautent bas,
Crapauds vidés d'angoisse à l'appel des sabbats !

O vent qui siffle dans mon âme,
O vent musard, ô vent qui flâne,
O charlatan qui vend ses charmes
Au carrefour des mille routes,
Qui parle fort et qui se vante,
Et débite ses creux discours,
Sonneur d'alarmes,
Semeur de doutes,
Il vente,
Il vente dans mon âme,
Mon âme, elle est ce carrefour.

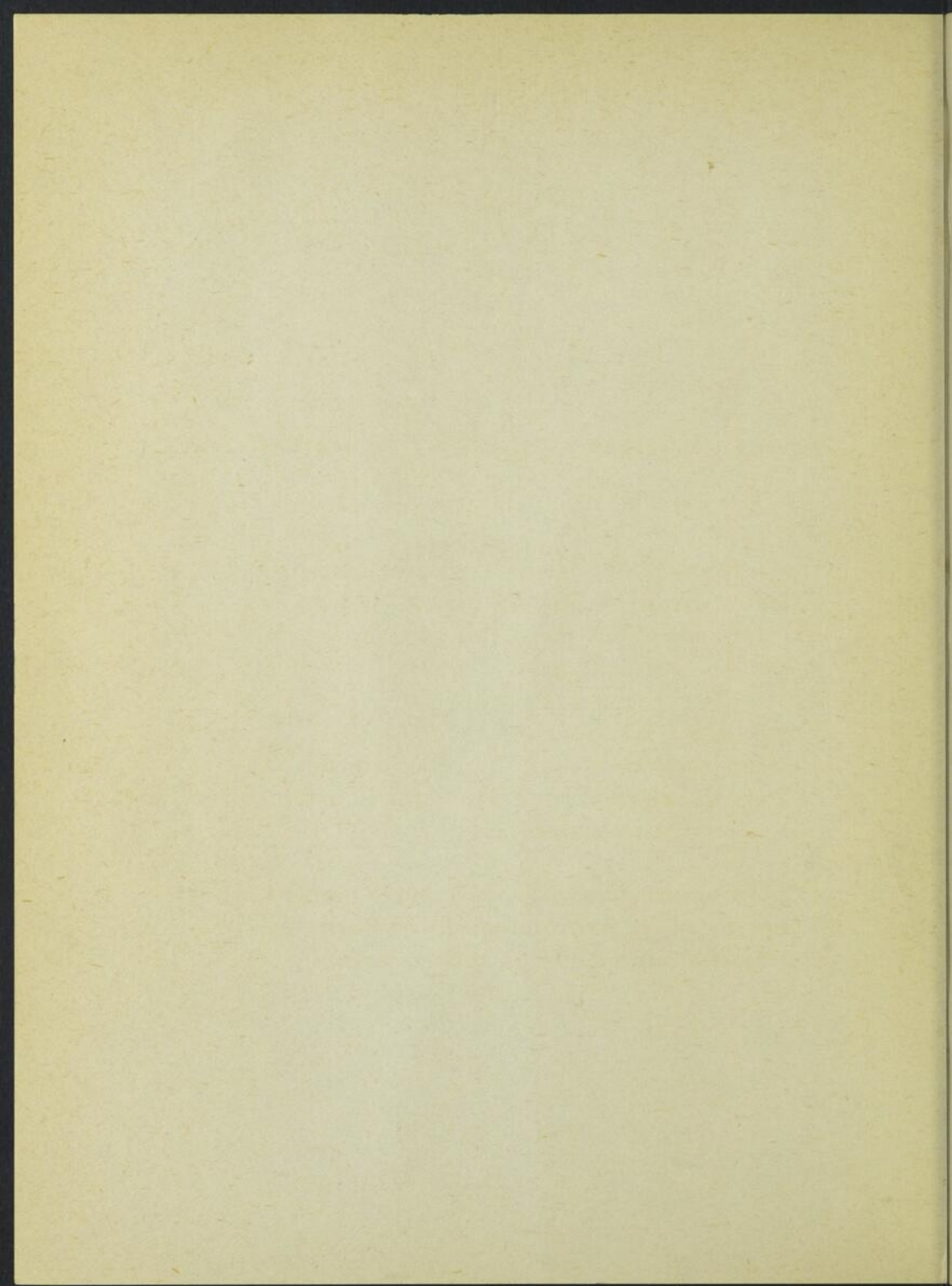
O vent hâbleur et bateleur,
O vent hurleur,
Sous les plis noirs de ton écharpe
Et jusqu'au triple fond de ton sac à malice
Glisse

D'un large geste escamoteur
Tes lugubres simulacres.

Sous la poussée
De tes bourrasques
Roule ces masques
De mes mauvaises pensées,

Et dans la nuit hantée où leur foule trébuche
Crève ces monstres en baudruche
Dont tu soufflas la peau,
O vent magicien, avec ton chalumeau.

Ce
Diptyque
à
Ma Mère Bien-Aimée



A UN ENFANT QUI VIENT DE NAÎTRE

Tu frappais à tâtons aux portes de lumière
Dans un jardin de lune où chante l'Oiseau bleu,
Et n'attendais pour naître au jour de notre Terre
Que le signe de Dieu.

On ne saura jamais et toi-même l'ignores
Le nom mystérieux que tu portais ailleurs :
Il était un murmure imprécis dans l'aurore
Ou le soupir des fleurs.

Oh ! vouloir soulever le voile de ses limbes !
L'agiter dans sa nuit, soudain le déchirer !
Sur sa tête sentir le rayon qui la nimbe !
Oh ! vivre ! oh ! respirer !

Faire sienne à la fin la merveille du monde !
Comme tout est jouet, reluisant, saisissant !
Que danse le soleil avec sa face blonde
Pour charmer un enfant !

Autour de toi sourire, unanime caresse,
C'est la béatitude et l'aurore d'un ciel !
Ce qu'il peut rayonner de joie et de tendresse
Le doux coeur maternel !

Pour nous, ces grands enfants qu'on appelle des hommes,
Nous aimons habiter, le pire ou le meilleur
Mais de tous ses hochets ayant réduit la somme,
Un monde antérieur . . .

Attendre ! attendre encore ! Oh traverser nos limbes !
Vainement remuer, pressentir le futur,
Vouloir que notre front d'une gloire se nimbe
Et baigne dans l'azur !

Serait-il surprenant plus qu'une fois première
Que ce qui fut un jour puisse recommencer !
Comme toi, dont le poing veut meurtrir la lumière
Ainsi qu'un fruit rosé,

Frêle enfant dont le rire à nos leurres s'éveille,
Saurons-nous retrouver la douceur d'un berceau
Afin de contempler une neuve merveille
Avec un oeil nouveau !

INVOCATION

Puisque l'aube venue, ô mère agonisante,
J'entendis clairement
En le demi-sommeil de ma pensée absente
Votre gémissement,

Puisque la nuit j'écoute encore de ma chambre
Comme des osselets
Sous vos doigts amaigris remuer les grains d'ambre
De votre chapelet,

Puisque vos grands yeux doux, brillants de prescience,
Et d'amour angoissé,
Plus jamais sur ma vie un regard d'indulgence
Ne viendront déposer,

Puisque peut-être attendiez-vous, ô chère morte,
Alors que vous viviez,
Interdit sur ma lèvre un mot qui réconforte,
O coeur crucifié !

Puisque très simplement, scrutant votre âme sainte,
Vous aviez dit : Seigneur !
Me voici, je suis prête, et je n'ai plus de crainte,
C'est déjà le bonheur.

Puisque je ne sais voir, sans que mon coeur s'émeuve,
Sous la neige d'hiver
Renaître le printemps à la lumière neuve,
Croître l'arbuste vert,

Le jardin plantureux si fort que vous aimâtes,
Avec des soins précis
Où votre main débile arrosait les tomates,
L'oeillet et le souci,

Quelque chose à jamais se brise et se détache
De moi-même ici-bas;
Avec les mêmes yeux je ne vois plus ma tâche,
La route où vont mes pas.

La plus chaude amitié me semble indifférence,
Le mensonge d'un jour ;
Nos coeurs, double miroir d'égale transparence,
Réfléchissaient l'amour.

Mais c'est ma nuit qu'illumine votre pensée
Comme un vivant flambeau,
Et c'est notre trésor de tendresse amassée
Qui survit au tombeau.

Je vous écoute, ô ma mère désincarnée,
Qui me dites : Sois fort !
Et ne crois pas que soit stérile ta journée,
Illusoire l'effort.

Lorsque mon coeur défaille et n'a plus de défense
Sous le mal triomphant
Je sens auprès de moi que c'est votre présence
Qui veille et me défend,

O vous dont la mansuétude inépuisable
Odorait comme un lys,
Vous auriez pardonné si Judas méprisable
Eut été votre fils.



TABLE

Comme ces fous.....	7
MON AME EN ROBE DE SOUCI	
Novembre	13
Je songe avec douceur	15
Le double voyage	19
Tu te dresses, ô doigt brunâtre du silence	23
L'après-midi couleur de miel et fin d'automne	25
La mauvaise heure	27
Offrande propitiatoire	29
Parterre d'automne	31
Pressentiment	34
Soir païen	36
Renoncement	39
La mort d'un hêtre	43
POÈMES EPIGRAMMATIQUES	
Blasphèmes en face du couchant	57
Lune	63
Epigramme faubourienne	66
Perplexité	68
Pour un album	71
Les dits suffisants d'un bourgeois blessé	72
A Paul Morin	76
Au même	78

Le poème exhumé	80
Contre l'Alberte	83
Taverne	84
Jeux du cirque	86
Sotto-voce	88
Hier et cette nuit	91
Complainte pour la sacrifiée	93
Le rossignol aveugle	98
Vieille rengaine	101
Epigramme contre moi	103

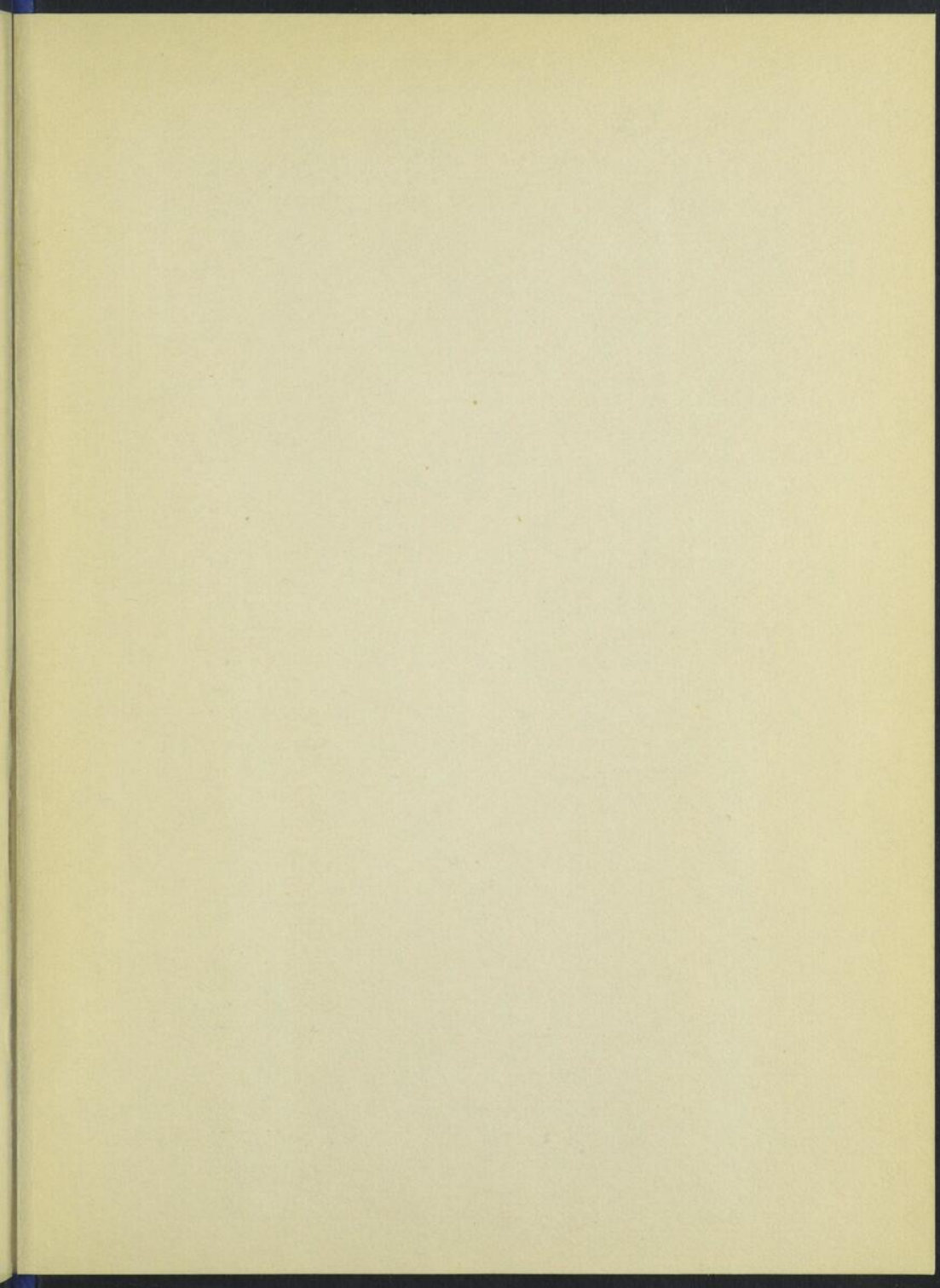
ECHOS ET RESONANCES

Hommage à Paul Fort	109
Le plaisir d'entendre les grenouilles dans la campagne	113
La venue héroïque du printemps	119
Colloque matinal avec mon rire	125
Fumées	132
Nuit de tempête	139

CE DIPTYQUE A MA MERE BIEN-AIMEE

A un enfant qui vient de naître	155
Invocation	158

Achévé d'imprimer
le 23 septembre 1933
pour les
EDITIONS ALBERT LEVESQUE
par
l'Imprimerie-Photogravure
J.-H.-A. LABELLE
Saint-Jérôme P. Qué.



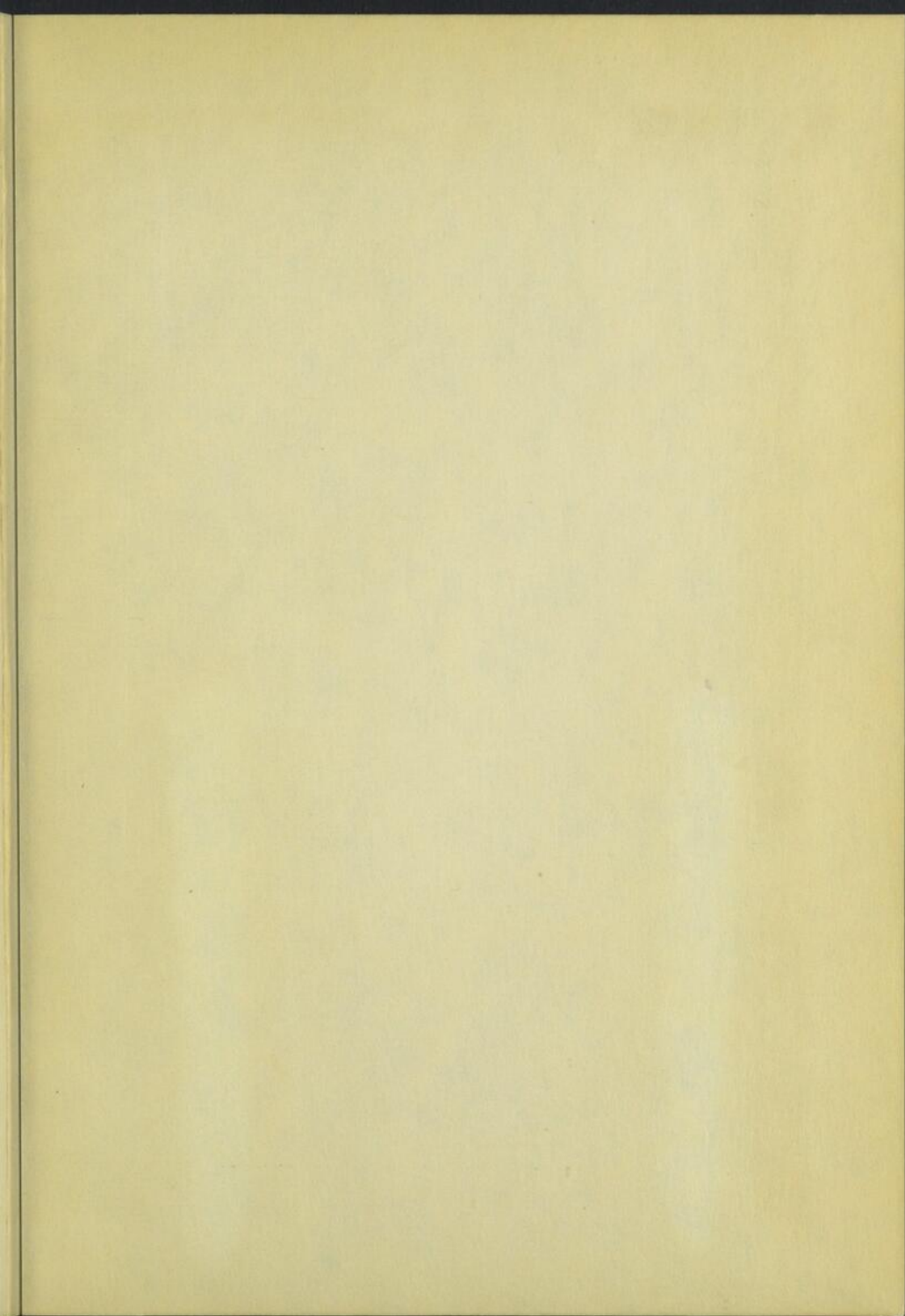
Dans la même série

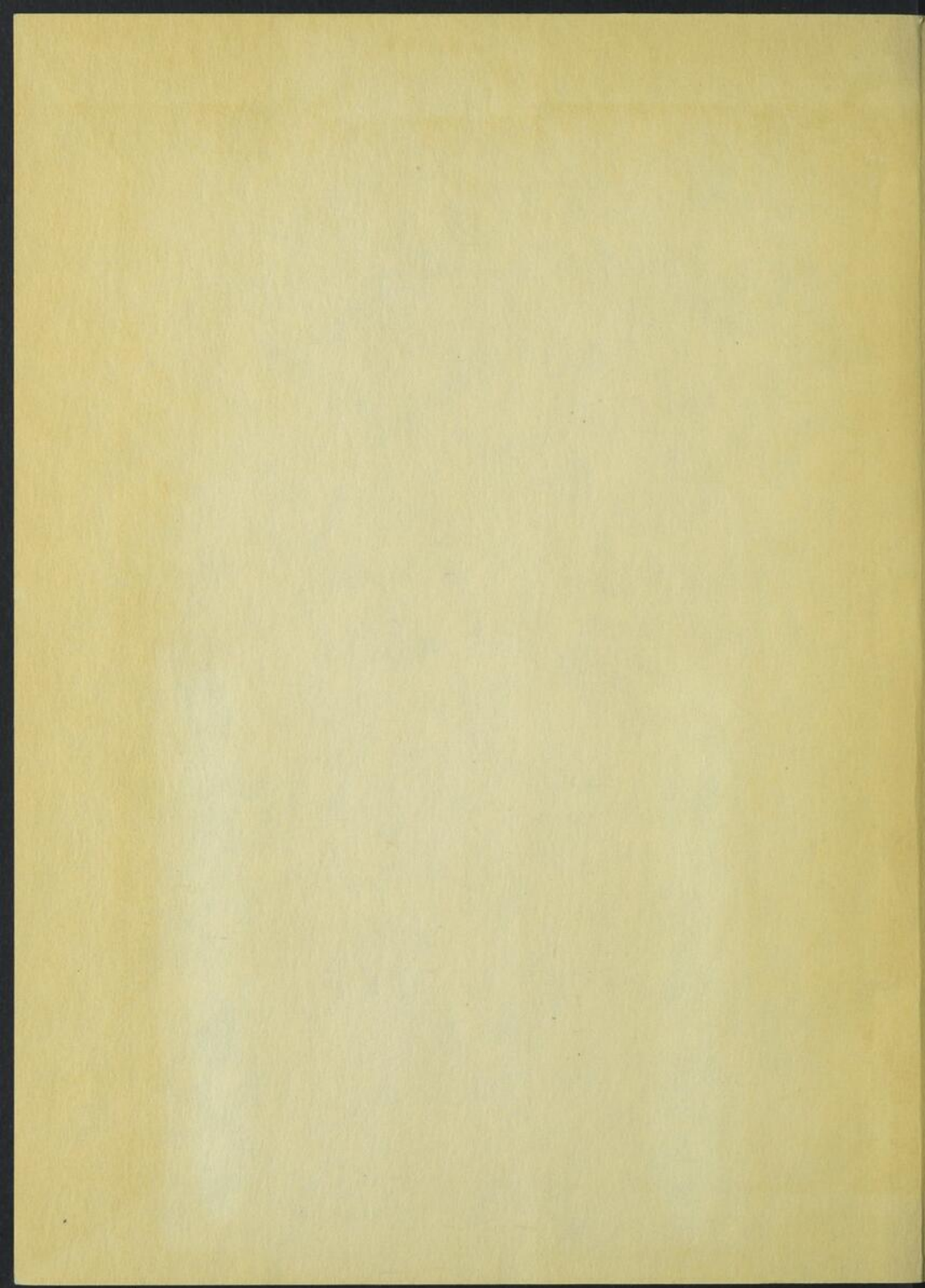
LES POÈMES

Vers la lumière.....	<i>Lionel Lèveillé</i>
Patrie intime (épuisé).....	<i>Nérée Beauchemin</i>
Les eaux grises.....	<i>Hermas Bastien</i>
A l'ombre de l'Orford.....	<i>Alfred DesRochers</i>
La vieille Maison.....	<i>Blanche Lamontagne</i>
Les trois Lyres.....	<i>Blanche Lamontagne</i>
La Moisson nouvelle.....	<i>Blanche Lamontagne</i>
Poèmes	<i>Alice Lemieux</i>
Les Masques déchirés.....	<i>Jovette-A. Bernier</i>
Le coffret de Crusoé.....	<i>Louis Dantin</i>
Poésies nouvelles.....	<i>Robert Choquette</i>
Du soleil sur l'étang noir.....	<i>Ulric-L. Gingras</i>
Dominantes	<i>René Chopin</i>

Prix : \$1.00

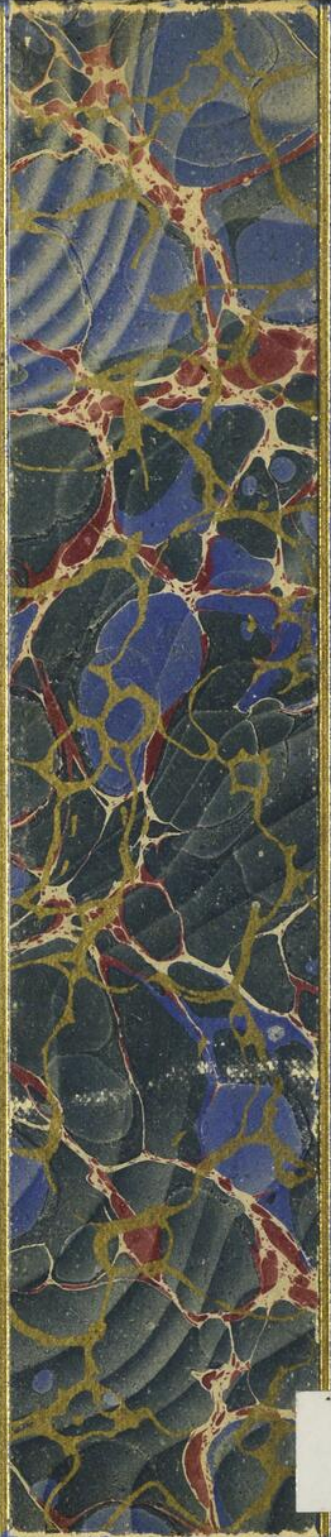
Imprimerie-Photogravure
J.-H.-A. LABELLE
Saint-Jérôme, P. Q.





C818
C455
D

1573



BNQ



000 160 245